63e ANNÉE (7e Série) N° 27 2 JUILLET 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les conversions contemporaines. — II. Origine des conversions. — III. Voies nouvelles du protestantisme. — IV. Vincenzo Gioberti. — V. Bernadette et Lourdes. — VI. La crise de l'Unesco. — VII. L'exploit de Jarecki. — VIII. Le « passif » russe. — IX. La pluie artificielle. — X. Visite de la reine Victoria à la Grande-Chartreuse, en 1887. — XI. Le Ve Congrès d'Archéologie chrétienne, en 1954, à Aix-en-Provence. — P. S. : L'esclavage à l'heure actuelle.

I

Il existe, depuis une trentaine d'années un mouvement incontestable de **conversions au catholicisme.** Sans doute, il y a toujours eu — plus ou moins — des conversions individuelles. Des noms retentissants comme ceux de Newman, de Manzoni, de Veuillot, de Claudel, sont des noms de convertis.

Mais le phénomène prend de l'ampleur, sous nos yeux. C'est ce que cherche à montrer, puis à expliquer, le P. D. Grasso, S. J., dans une série d'études de la *Civiltà cattolica*, dont nous retiendrons ici celles du 7 mars et du 18 avril 1953.

Dans la première, l'auteur donne des chiffres. Aux Etats-Unis, depuis 13 ans, plus d'un million de conversions d'adultes. Le chiffre des conversions annuelles a triplé, passant de 38.232 en 1930 à 119.173 en 1949. En 1950, le nombre des conversions l'emporta sur celui de 1949. En Angleterre, on a compté 9.767 conversions en 1945 et 11.520 en 1948.

La chute du nazisme en Allemagne a accéléré le mouvement des retours à l'Eglise : de 19.729 en 1946, leur nombre a grandi pour atteindre 21.455 en 1949. La plupart de ces convertis viennent du protestantisme ; il y eut aussi de nombreuses conversions de catholiques détournés par le nazisme. On pourrait signaler une ascension toute semblable, bien que moins accentuée, en Hollande, et en Suisse. Même dans les pays scandinaves, où la conversion a naguère constitué un péril, ou du moins une diminution de prestige, les convertis sont aujourd'hui entourés de respect. Dans les pays catholiques, les statistiques sont plus difficiles à établir, car là, il n'y a pas d'abjuration. Le converti est d'ordinaire un catholique qui revient à la religion de son enfance. Il faut qu'il soit déjà plus ou moins connu et célèbre pour que son retour fasse du bruit.

Mais plus que les chiffres, ici, ce sont les noms qui sont frappants. Si les conversions sont rares, difficiles et moins apparentes dans les classes moins instruites, elles se produisent surtout dans les milieux intellectuels, parmi les hommes d'étude, les lettrés, les artistes, les philosophes, les hommes en un mot qui sont capables de rendre compte des motifs de leur démarche et qui ont une personnalité religieuse marquée. Cette observation vaut pour toutes les nations. En 1934, sur 49.528 convertis aux Etats-Unis, 3.000 appartenaient aux classes cultivées, et dans ce nombre, 372 pasteurs protestants, 115 médecins, 126 avocats, 45 membres ou anciens membres du Congrès, 12 gouverneurs ou ex-gouverneurs, 180 officiers de l'armée ou de la marine, 206 écrivains, artistes ou musiciens. Parmi les plus connus citons en Amérique, L. F. Budenz, communiste connu, Clara Boothe Luce, dont nous avons parlé ici même et qui est actuellement ambassadrice auprès du Quirinal, R. F. Wagner, sociologue, Fulton Oursler, écrivain et speaker de la radio, l'industriel Ford, neveu du célèbre créateur de la firme Ford, Th. Merton, devenu trappiste et dont les livres attirent l'attention du monde entier, tout récemment, Bella Dodd, une communiste dont la conversion a été signalée par la presse de tous les pays.

Dans la littérature anglaise, des convertis tels que Graham Greene, Evelyn Waugh, Bruce Marshall, Douglas Hyde, précédemment rédacteur en chef de l'organe communiste, Chesterton enfin et surtout, tiennent une place considérable.

En Allemagne, on signalera l'historien Th. Haecker, la poétesse Gertrude Le Fort, le poète Bergengruen. Mais il faut rappeler aussi la conversion du général Pohl, qui fut chef des SS, au-dessous de Himmler, et le propre fils de Bormann.

En pays scandinave, on a enregistré des conversions retentissantes, depuis 30 ans : Sigrid Undset, convertie au Mont-Cassin, en 1925, prix Nobel de 1928. En Finlande, l'écrivain C. Callen ; en Lettonie, le docteur A. Bilmanis, en Russie, l'évêque orthodoxe P. Melètijew ; en Tchéco-Slovaquie, le docteur Hyneck, qui a spécialement étudié le Saint Suaire ; en Hollande, la doctoresse Cornelia de Vogel ; en Suisse, l'ingénieur M. L. Chesse.

Si l'on cite principalement ici des convertis en pays protestant, c'est pour la raison indiquée plus haut. Mais même en pays catholique, des conversions éclatantes se sont produites : en Italie : l'économiste A. de Stefani, les philosophes A. Carlini et M. F. Sciacca, le juriste F. Carnelutti, l'historien A. Ferrabino, le médecin N. Pende, les mathématiciens L. Fantappié et F. Severi, etc. Et plusieurs d'entre eux ont raconté leur conversion, si

bien que G. Rossi a pu écrire un livre intitulé : *Hommes revenus au Christ*, avec 31 récits de conversion [1].

En France, le P. Grasso donne les noms suivants : A. Carrel, Lecomte du Noüy, C. Nicolle, « savants de renommée universelle », dit-il. Nous en ajouterions volontiers plusieurs autres. Et comment ne pas dire que seules des raisons intimes de convenance et d'opportunité ont empêché le grand penseur Bergson de recevoir le baptême ? Comment ne pas rappeler aussi un nom comme celui de Charles Péguy, et un autre comme celui du petit-fils de Renan, Ernest Psichari ?

Parmi les Israélites convertis, en dehors de Bergson, nous signalerons le grand rabbin de Rome E. Zolli, et en Allemagne, l'assistante du philosophe Husserl, Edith Stein, qui devint carmélite et fut immolée par la sauvagerie nazie, dans la chambre à gaz et le four crématoire, en 1942 [2].

En terre païenne, les conversions se produisent uniquement dans les rangs des personnes sans instruction. Aux Indes, le philosophe Chunj Mukerij et le tribun nationaliste B. C. Gilani, ont embrassé le catholicisme, et le dernier était un lieutenant de Gandhi. Au Japon, nommons le docteur San-ichiro Mizushima, l'un des plus grands physiciens atomistes du pays, et le professeur Imai Kenjy, professeur à l'université impériale de Tokyo. En Chine, le docteur G. Ching-Hsiung-Wu, actuellement professeur à l'université de Honolulu, le docteur P. Kwang-tien-Sy. délégué de la Chine nationaliste à l'O.N.U. En Afrique, la noble dame M. F. Makopoi Appi, qui était comme la reine d'un district du Basutoland.

Et nous sommes bien loin d'avoir donné tous les noms. Un nom comme celui de G. Papini est de ceux que l'on ne peut omettre et pourtant, nous ne l'avons pas rencontré dans les listes du P. Grasso.

Il y a donc bien là un phénomène universel. Il n'est pas de nation, pas un champ d'études, pas un secteur de l'activité humaine, où l'on ne compte des convertis et souvent de haute marque. La littérature de conversion s'enrichit sans arrêt. Nous sommes bien loin des cris de triomphe d'un Renan, quand il écrivait :

— « La science ne vaut qu'autant qu'elle peut rechercher ce que la Révélation prétend enseigner. Si vous lui enlevez ce qui fait son prix, vous ne lui laissez qu'un résidu insipide, bon tout au plus à jeter à ceux qui ont besoin d'un os à ronger... Je connais très bien la méthode théologique et je puis affirmer que ses procédés sont directement contraires au véritable esprit scientifique » [3].

Nous sommes loin du temps où Nietzche proclamait que « Dieu est mort » et où Carducci écrivait son *Hymne à Satan*. Le scientisme naïf d'il y a cent ans ne survit que chez les primaires. On a enfin compris les limites de la science. La religion seule offre un refuge aux esprits épris d'idéal infini.

II

Dans son second article, le P. Grasso essaie de passer en revue les origines diverses des conversions. Le chemin de Damas n'est pas le même pour tout le monde. Si le terme du voyage est toujours identique, c'est surtout dans le domaine spirituel qu'il faut dire que « tous les chemins conduisent à Rome ».

Il y a cependant des motifs communs à presque tous les convertis : ils ne prendraient pas tous le chemin ou l'un des chemins qui vont à Rome, si Rome n'était pas, en quelque sorte, dressée au-dessus de l'humanité, comme un signe de contradiction, certes, mais aussi comme un signe de ralliement. Le fait de l'Eglise catholique vivante, fraternelle, fervente, universelle, s'offrant comme un rendez-vous de la paix, de la joie, de l'espérance, de l'amour, « en Jésus, avec Jésus, par Jésus », ce fait-là exerce une attraction merveilleuse.

— « Parmi les protestants d'aujourd'hui, écrit le P. Grasso, beaucoup parlent de la fascination exercée par l'Eglise catholique, et certains y voient quelque chose d'étrange, et en quelque sorte de magique. Pour le catholique, la fascination de son Eglise est sans mystère. L'Eglise n'est autre que le Christ lui-même projeté et continué à travers l'histoire. L'enveloppe humaine qui entoure et voile le divin qui est en elle ne réussira jamais à l'obscurcir entièrement. »

On peut estimer, selon le P. Grasso, à 50 % le nombre des convertis attirés à la vraie foi par le prestige souverain de l'Eglise - mère. Nous entendons par là : la grandeur de ses dogmes, la splendeur et le sens profond de sa liturgie, l'unité de son organisation, la continuité de son histoire, le contraste entre sa faiblesse perpétuelle et son indestructibilité effective, entre l'impuissance de ses membres pris individuellement et la longévité de son corps total ; on oserait même dire, l'opposition entre l'indignité de certains de ses représentants officiels dans le passé et la vitalité invincible dont elle a toujours fait preuve. Les mauvais papes, les évêques insuffisants ou scandaleux, les prêtres déficients ne l'ont pas empêchée de produire, dans tous les siècles, des saints de première grandeur. La grande sainteté, la haute mystique, la charité inépuisable, voilà ce qui frappe ceux qui regardent, ceux qui étudient, qui réfléchissent, et qui comparent, ceux qui aiment !

Mais entrons dans le détail. Dans la primitive Eglise, ce fut « le sang des martyrs » qui fut « semence de chrétiens ». La fraternité et le courage des premiers chrétiens furent un argument décisif, pour la plupart des convertis. De nos jours, il en est de même. Un missionnaire belge, le P. Lebbe, prit fait et cause pour les Chinois, contre la France, dans un conflit de frontière. Un jeune officier, Peipu, fut si frappé du sens de la justice du Père Lebbe qu'il embrassa le catholicisme et devint général dans la suite... — En Amérique, Reynolds Kenyon, assiste aux funérailles de son frère, devenu prêtre catholique. Il est si frappé d'entendre les amis, prêtres et fidèles, de son frère, venus en foule à ses obsèques, parler de son bonheur d'être mort, d'être parvenu à la récompense, d'être auprès du Père, qu'il se convertit lui-même.

Edith Stein, assistante du philosophe existentialiste Husserl, est témoin de la résignation d'une chrétienne, Mme Reinach, qui avait perdu son mari à la guerre. Ce spectacle de confiance dans la dou-

[1] *Uomini incontro a Cristo*, Assisi, 1950.

[2] Qu'il me soit permis de rappeler que j'ai raconté la conversion de trois Israélites de marque, dans un livre intitulé : *Les Jeux de la divine Sagesse*, en 1946.

[3] *L'Avenir de la Science*, 6e éd., Paris, 1890, p. 39

leur la porte à étudier le christianisme. Elle ne s'arrête pas au protestantisme, passe au catholicisme, puis à la vie religieuse, au Carmel ! Elle avait rencontré la Croix et l'intelligence royale de la Croix !

Le banquier américain John Moody vient à Vienne pour affaires, il entre à la cathédrale de St-Etienne, au moment d'une messe solennelle. Il en est si frappé, qu'il vient aux Vêpres, et les trois jours suivants, revient à la messe. « Avant de partir, écrit-il, je me dis : le catholicisme a quelque chose de réel. Je dois chercher ce que c'est. » Il cherche et il trouve.

Même expérience pour C. James of Wiclow. Un jour, il entre dans une église de carmélites à Dublin. Tout l'émeut ; la piété des fidèles, leur recueillement, leur foi, leur attitude. Mais surtout, il sent là une « présence invisible », qu'il n'avait jamais trouvée dans un temple protestant.

— « Ici, dans l'église des carmélites, écrit-il, c'était quelque chose de tout différent, et, surtout, il y avait quelque chose dans l'église. Je ne pouvais dire avec précision ce que c'était, mais j'étais sûr que c'était quelque chose de déterminé... La pensée du mystère que j'avais rencontré là me poursuivit durant toutes les années que je passai dans les écoles anglaises. »

Cette pensée le conduisit finalement au catholicisme.

Clara Sheridan a horreur, toute enfant, d'assister au culte protestant. Elle entre dans un collège catholique, à Paris, et les cérémonies, spécialement, la bénédiction du St-Sacrement, le soir, deviennent pour elle des fêtes. Au bout d'un an de collège, elle décide de se faire catholique. Il lui faudra encore des années pour réaliser son dessein, mais la liturgie a gagné son cœur !

Pour d'autres, c'est l'étude de l'histoire de l'Eglise, commencée pour des raisons purement humaines et scientifiques, qui les amène à la foi. C'est le cas de Lou-Tsen-Tiang, diplomate chinois, de Maria Meyer Sevenich, passionnée de sociologie et sympathisante communiste. Ce que nous avons dit du contraste entre la faiblesse apparente de l'Eglise et de sa vitalité, s'applique bien à elle :

— « Comment, écrivait-elle, cette Eglise qui, toujours, menace ruine et qui se redresse cependant toujours, puissante et forte, sur son vieux tronc, comment fait-elle pour continuer à vivre, à croître, à prospérer ? »

Ross J. S. Hoffmann est un calviniste sceptique et sans *Credo* bien défini. Il étudie le Moyen Age de l'Eglise catholique :

— « Je commençai dès lors, écrit-il, à comprendre peu à peu que le christianisme historique était beaucoup plus profond, fascinant, merveilleux et beau que le plat calvinisme qui m'avait été présenté antérieurement. »

Chose curieuse, pour un certain nombre de convertis, ce sont les calomnies lancées contre l'Eglise qui les ont poussés à l'étudier de plus près, avec l'idée de la prendre, eux aussi, en dédain. Mais ils ont constaté qu'elle était calomniée et ils se sont convertis. On pourrait bien dire que ce fut le cas de Newman ; ce fut sûrement aussi celui de Chesterton ! Il confesse que ses premières sympathies pour l'Eglise lui vinrent des préjugés protestants contre elle.

En Amérique, le docteur chinois Yeh entend dire que Luther « est un nouveau Dieu qui a libéré les hommes de la servitude religieuse ». On lui peint le catholicisme sous les couleurs les plus noires. Il veut savoir, il étudie et se fait catholique. La lecture d'un conte de Boccace, dans lequel un juif se convertit au spectacle peu édifiant des dignitaires romains, parce que, humainement parlant, ce spectacle aurait dû démolir l'Eglise, convertit à son tour Nils Santelson. On lui a tant parlé des scandales de l'Eglise, qu'il fait le même raisonnement que le juif de Boccace !

Il serait trop long de passer ainsi en revue toutes les conversions. Ce que nous avons dit suffit, croyons-nous, à montrer que Dieu jette son filet, à sa manière, un peu partout, et qu'il retire le poisson, quand il lui plaît, par tous les moyens, même les plus inattendus. Il reste pourtant que « le signe de l'Eglise, levé au-dessus des fronts humains » est le plus efficace de ces moyens, et que même dans les cas où il n'a pas agi dès le principe, c'est toujours lui qui achève la conversion commencée. Et cela doit être pour tous les catholiques une raison décisive de vivre leur foi aussi intensément que possible. C'est cette foi qui, finalement sauve les âmes, et l'on ne peut rien faire de plus humain, de plus social, de plus heureux, que de sauver les âmes ! [4]

III

Par une rencontre curieuse, tandis que le P. Grasso de la *Civiltà* se penchait sur les cas de conversion au catholicisme, son confrère français, le P. Daniélou, publiait dans les *Etudes* (mai 1953) un article sur les récentes floraisons du Protestantisme, sous ce titre assorti d'un point d'interrogation : **Le Protestantisme dans des Voies nouvelles ?** Il s'est produit, depuis une trentaine d'années, chez un certain nombre des représentants les plus hautement qualifiés du protestantisme, une « crise profonde ».

— « Bien qu'elle n'affecte qu'une part restreinte du monde protestant, écrit l'auteur, cette crise peut avoir des conséquences pour l'avenir de tout le protestantisme et elle constitue un événement important de l'histoire du christianisme. »

Le fait date de l'après-guerre 1914. A ce moment, le protestantisme était enfermé dans une situation que Karl Barth a décrite en termes saisissants :

— « Dans l'orthodoxie, cristallisation de la doctrine détachée de ses origines ; dans le piétisme, fuite dans l'expérience chrétienne confondue à tort avec son ori-

[4] Je voudrais citer un exemple de conversion produite par le spectacle de la foi catholique. Je le tiens du converti lui-même : il était professeur d'université en Angleterre. On le nomme capitaine d'artillerie, en 1914. A Noël, ses soldats lui demandent la permission de fêter Noël, dans une église catholique. Il y consent. Il va même à la messe, pour la première fois de sa vie. Il est au premier rang, en tant que commandant de l'unité. C'est un curé français qui célèbre la messe. Soudain à la communion, tous les soldats — des Irlandais — se lèvent et vont communier. Le capitaine reste seul à son prie-dieu. Cet élan le touche. Il tombe dans une réflexion profonde. Un catholique est donc partout chez lui ! La *grande* Eglise est donc profondément vivante et fervente ! Il prend la résolution d'étudier le cas. Il le fait et si bien, avec l'aide du curé du village, qu'il se convertit et entre au séminaire, après la guerre, à Rome. Il est prêtre depuis plus de 50 ans et exerce un fructueux apostolat auprès des étudiants d'université. Il a bien voulu m'honorer de son amitié.

gine ; dans la philosophie des lumières, réduction de la doctrine, que l'on ne comprend plus, à des maximes morales ou sentimentales ; enfin, chez Schleiermacher et ses successeurs de droite ou de gauche, réduction de l'expérience religieuse elle-même à l'expression suprême de l'instinct religieux universel. Telles sont les quatre pierres d'angle de la prison dans laquelle nous étions enfermés »[5].

Il n'y avait plus ni dogme, ni révélation. La seule Eglise était l'Eglise invisible. Elle comprenait tous les croyants, sans distinction de croyances. « Le Christ était réduit à un idéal moral et social ».

« Il serait prématuré de prétendre que ce tableau est entièrement périmé. Il faut même dire qu'il correspond encore à une grande partie du protestantisme actuel. Certains traits se sont même aggravés. » Mais devant la menace de décomposition complète, une réaction s'est ébauchée, développée, affirmée en certains milieux. Comment ? Pourquoi ? Désillusions, souffrances, la guerre, la crise économique, l'apparition du matérialisme sous la forme radicale du communisme athée, du nazisme, etc... Telles sont ou semblent être les causes. Comme nous disions : la connaissance plus précise des limites de la science et du progrès humain a ramené à la religion catholique plus d'un esprit. La même expérience a profité au protestantisme. Et puis, on commence à lire Kierkegaard, dont l'action sur Barth sera grande, et Heidegger publie ses premiers ouvrages qui marqueront Bultmann.

Karl Barth a été d'abord l'agent principal du mouvement nouveau. Il a eu, après Kierkegaard, une intuition profonde : « la souveraine transcendance de Dieu. » Au nom de cette transcendance, il pulvérise les idoles du temps : Raison, Progrès, Histoire, Expérience. « Ils mettent l'homme à la place de Dieu ! » écrit-il avec fierté et indignation ! Et il a raison, mille fois raison. Où nous trouvons qu'il a tort, c'est lorsqu'il soutient que l'Eglise, au lieu d'être l'organe divin de Dieu même, est un écran qui sépare plus ou moins de Dieu. En cela, il reste protestant, en cela il est anticatholique !

Barth eut au sein du protestantisme une action immense. Ses disciples sont nombreux et agissants : Niebuhr aux Etats-Unis, Kraemer en Hollande, le pasteur Maury en France et avec lui, Roland de Pury, Jean Bosc, Jacques Ellul, Roger Mehl, etc. Mais Barth n'est pas le seul : il faut nommer avec lui Gogarten, Thurneysen, puis son rival, Emil Brunner de Zurich ; l'évêque de Lund, Anders Nygren, auteur du livre célèbre *Eros et Agapé*. Enfin, actuellement, de nouveaux noms percent : Rudolf Bultmann, Martin Dibelius, Cullmann.

Actuellement, une nouvelle étape semble se dessiner : contre Bultmann qui se voyait acculé au fidéisme pur et simple, Stauffer, Cullmann et les théologiens de Tubingue, cherchent à maintenir à la fois les droits d'une saine critique et la valeur objective des faits essentiels de l'histoire du salut des hommes. Jésus-Christ, pour eux, est le centre et le but de toute la Bible. L'unité des deux Testaments reflète la continuité de l'action rédemptrice de Dieu.

D'autre part, un renouveau de l'ecclésiologie s'esquisse, contre Barth, au sein du protestantisme. Et avec cette restauration de l'Eglise, une renaissance liturgique et sacramentelle. L'article du P. Daniélou donne sur ces divers points des précisions fort intéressantes. Il insiste en particulier sur la réaction contre Barth représentée par le livre d'Oscar Cullmann, *Christ et Temps*, « l'un des plus importants du protestantisme contemporain ». Cullmann y développe une pensée tellement familière aux catholiques, que nous n'y prenons plus assez garde et que certains d'entre nous — je pense à ceux qui se veulent « progressistes » — semblent même l'oublier complètement. Le P. Daniélou l'exprime en ces termes :

— « Cullmann y a montré — (dans son livre) — qu'avec le Christ l'événement décisif de l'histoire était accompli et que rien jamais ne nous apporterait quelque chose d'aussi important que ce que nous possédions déjà en Lui. C'est le paradoxe chrétien de tous les évolutionnismes que l'événement essentiel soit déjà arrivé... »

On ne dépassera pas l'Evangile. On ne l'épuisera pas. Il n'y a pas d'autre nom que celui du Christ par lequel nous devions être sauvés. Tout protestant qui admet ces évidences est bien près de nous. Mais, selon le P. Daniélou, il reste à ces protestants, à un Cullmann, par exemple, à reconnaître que ce n'est pas retirer quelque chose à Dieu que de donner quelque chose à l'Eglise, mais au contraire reconnaître la munificence de Dieu.

— « L'infaillibilité de l'Eglise n'enlève rien à l'unique infaillibilité de Dieu, puisqu'elle est précisément un don de Dieu. Elle ne crée pas une autre autorité que celle de Jésus-Christ. Elle est l'autorité même de Jésus-Christ, mais qu'il communique effectivement à l'Eglise, qui est son Epouse. »

Et, comme le note fort bien le P. Daniélou, c'est précisément parce que les catholiques admettent que l'Eglise est divine, qu'ils affirment qu'il ne peut y avoir qu'une Eglise légitime. Une fédération d'Eglises, comme le rêvent certains œcuménistes est donc impensable. Et il termine sur une remarque qui va loin également, à savoir que les acquisitions du protestantisme contemporain demeurent toujours incertaines, puisqu'elles ne sont jamais garanties par un magistère infaillible. Ce que des penseurs isolés et puissants ont découvert aujourd'hui, qui sait si d'autres penseurs, chez eux, ne viendront pas le démolir demain. Ici aussi, ce qui manque, c'est l'Eglise, l'Eglise qui contrôle, confirme, conserve, édifie pièce à pièce une « tradition immuable ».

— « Au contraire, le danger du protestantisme en tant que tel, c'est que des données premières de la foi peuvent toujours être contestées... »

Ce qui manque au protestantisme, ce qui lui manque plus que jamais, c'est donc *l'Eglise*, et nous ne pouvons désirer qu'une chose, c'est qu'il le comprenne chaque jour davantage.

IV

Une des manières les plus courantes que nous ayons actuellement de revenir sur le passé, c'est de célébrer les centenaires. Chaque année offre de nombreux prétextes de cette sorte à faire revivre, au moins un instant, des personnages plus ou moins oubliés. C'est le cas d'un homme assez mal connu en France, **Vincenzo Gioberti.** Dans la *Ci-*

[5] Karl Barth, *Parole de Dieu, Parole humaine*, page 243-244.

viltà du 18 avril, le P. G. Bortolaso, S. J., a justement évoqué la mémoire de ce personnage « pour le centenaire de sa mort ».

Cette mort se produisit exactement dans la nuit du 25 au 26 octobre 1852. Au matin du 26, la servante frappa en vain à la porte de Gioberti. On entra et on trouva le philosophe sans vie, à genoux au pied de son lit. Il avait encore ses lunettes et devant lui, un journal et une Bible protestante. Cela se passait à Paris, où Gioberti était retiré après une vie fort agitée. Il n'avait que 51 ans.

Rappelons, en marge de l'article de la *Civiltà*, les grandes lignes de la vie de Gioberti. Il naquit à Turin, le 5 avril 1801. Elevé à l'Oratoire de cette ville, il s'achemina vers le sacerdoce, et fut ordonné en 1825. La même année, il devenait docteur agrégé du Collège théologique de l'Athénée de Turin. L'année suivante, le brillant jeune prêtre devenait chapelain de la Cour. A ce moment, l'Italie fermentait. Un mouvement appelé la *Jeune Italie*, dirigé par Mazzini, attirait les jeunes. Sans avoir été jamais inscrit à la Jeune Italie, Gioberti fit sûrement partie d'une société secrète et politique, probablement d'inspiration carbonariste. Ses tendances au « libéralisme » le firent congédier de la Cour, arrêter en mai 1833 et maintenir en prison jusqu'en septembre de la même année. A cette date, il fut libéré mais exilé de son pays. Gioberti vint à Paris. Il réfléchit. Les expériences qu'il fit l'éloignèrent du déisme, des méthodes révolutionnaires de Mazzini, des idées politico-religieuses de Lamennais, qu'il avait beaucoup admiré.

En 1834, il passe à Bruxelles et il y restera jusqu'en 1845, en qualité de professeur de philosophie et d'histoire. C'est alors qu'il publie ses ouvrages essentiels : surtout le *Cours de philosophie* (Milan, 1841-1842) et *Du Primat moral et civil des Italiens* (2 vol., Bruxelles, 1843). Ce second ouvrage est lu avec avidité au-delà des Alpes. Il rend le nom de Gioberti cher à tous les jeunes Italiens. Cet homme devient l'un des maîtres de la pensée italienne, l'un des chefs du *Risorgimento*. Il rêve d'une Italie unifiée, sous le patronage du pape, mais avec la force militaire du Piémont. L'avènement de Pie IX semble venir à point pour justifier ses prophéties les plus audacieuses. Aussi, quand l'exilé, en mai 1848, rentre en Italie, est-il accueilli en triomphateur. Il atteint à ce que Solmi a pu appeler le sommet de son « hégémonie » sur l'Italie. Le voilà président de la Chambre piémontaise, puis ministre sans portefeuille, enfin président du Conseil. Cela ne dure que deux mois (13 décembre 1848 - 19 février 1849). Mais il est en butte aux attaques de droite et de gauche. Il abandonne le pouvoir, revient à Paris, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire, puis démissionne en mai 1849, et redevient l'exilé de jadis, aigri, déçu, irrité, méprisant. C'est alors qu'il publie son « second Primat » sous le titre *Du Renouvellement civil de l'Italie*, 1851.

Dans ce rapide aperçu de la carrière étonnante de Gioberti, il convient de ne pas oublier les violents pamphlets contenus dans les 5 volumes du « *Jésuite moderne* ».[6]

[6] J'emprunte les éléments de cet abrégé à l'excellent article du philosophe de Padoue, Luigi Stefanini, dans l'*Enciclopedia cattolica italiana*, au mot *Gioberti*, tome VI, p 414-422, 1951.

Mais dans l'article de la *Civiltà*, le P. Bortolaso, laissant de côté l'homme d'Etat et le fanatique de l'antijésuitisme, ne veut considérer que le philosophe. Gioberti est l'inventeur du mot « *ontologisme* » ; il en est aussi l'un des principaux représentants. On entend par là le système qui prétend déduire immédiatement l'existence et la nature de Dieu de l'intuition immédiate de l'idée d'*Etre*. Gioberti appelle la science de l'être la *Protologia*, la *Science première*. Il en fait remonter l'origine à Aristote, qui, toutefois, a ignoré l'idée essentielle de la création. Descartes a fait du « *Je pense* » la vérité première. C'est faux, dit Gioberti. « Qui part d'un fait ne peut arriver au vrai, car le fait est contingent et relatif, et le vrai, dans sa racine, est nécessaire et absolu. » L'ontologiste se place donc tout de suite au sommet des choses, c'est-à-dire au sommet de l'Etre. L'*être* est l'idée première de l'homme. « *L'être est* », voilà donc la première de toutes les vérités. Tout découle de là. C'est à la fois le premier principe logique et le premier principe ontologique. Ce n'est pas par réflexion, mais bien par *intuition* immédiate, irrésistible, irréfutable, par évidence immédiate, que l'homme connaît l'être et son existence. Mais la réflexion s'empare de l'intuition, la rend plus nette, lui donne une forme, une expression, une fécondité. En réfléchissant sur l'idée d'être, on voit tout de suite que l'être est nécessaire et absolu, éternel et immuable. S'il y a de l'être plutôt que rien, c'est que cela était nécessaire.

Mais puisque l'Etre est nécessaire et absolu, tandis que les êtres sont contingents et relatifs, il s'ensuit que c'est l'*Etre qui crée les existences* : « *l'Ente crea l'esistente* », dit Gioberti, qui conclut aussitôt : « *l'esistente torna all'Ente* » : les existences retournent à l'Etre.

Le péril de ce système, c'est la chute dans le panthéisme. Si l'*être* est *univoque* en Dieu et dans les créatures, il est difficile d'éviter le panthéisme. Et si l'être n'est qu'*analogue*, il est téméraire de conclure de l'Etre à Dieu. Gioberti n'est pas parvenu à surmonter cette alternative. Il n'a pas hésité à écrire :

— « L'homme existe en Dieu ; l'Etre contient les existences ; les créatures retournent à Dieu, ce sont des déités ébauchées et virtuelles ; le panthéisme virtuel est vrai ; seul le panthéisme actuel est faux. »

Plus suspecte encore fut la position prise par Gioberti à l'égard du catholicisme. Il s'est toujours proclamé catholique, mais il manifeste une aversion évidente pour les définitions dogmatiques et une prétention à la liberté totale dans l'interprétation positive des dogmes, qui, selon lui, ne sont que des formules négatives, délimitant la vérité, mais la laissant ouverte à l'appréciation de chaque croyant. On trouve dans ses écrits — une trentaine de volumes — des réflexions bien étranges pour une plume se disant catholique. Le P. cite les suivantes :

— « Il est sûr que l'idée ne peut s'éteindre universellement dans l'Eglise et à Rome ; mais elle peut s'obscurcir, manquer dans un Concile, dans un pape particulier. Mais cela ne porte pas un préjudice essentiel ; car la lettre est sauve, c'est-à-dire la seule chose que l'autorité extérieure puisse donner.

— Le pape est inutile. Qu'il subsiste donc, si vous voulez, en tant qu'opérateur, mais non en tant que mé-

moire. Gardez-le comme un monument... Soyez indulgents pour le pape, comme vous l'êtes pour les antiques statues romaines, ou pour les colosses d'Egypte »[7].

On comprend que Gioberti ait pu écrire à son ami G. Pallavicino, qui l'interrogeait au sujet de ses convictions religieuses :

— « Mon catholicisme n'est pas le catholicisme officiel de Rome. »

Et l'on comprend aussi que l'Eglise ait mis toutes les œuvres de Gioberti à l'Index, par décret du 14 janvier 1852. Déjà, un décret de Pie IX, daté de Gaëte, le 29 mai 1849, avait condamné le *Jésuite moderne*. Et il s'était moqué de cette condamnation en ces termes un peu légers :

— « La censure de Gaëte a provoqué ici indignation et rire. Je me ferais un cas de conscience de m'en occuper, et à un monsignore qui m'exhortait par lettre d'imiter le *laudabiliter se subjecit* de Rosmini et de Ventura, j'ai répondu que je préférais le *laudabiliter obmutuit*... Le décret de Gaëte me fait engraisser. Je me sens si vif et alerte que ce serait un malheur pour le cardinal Antonelli de me tomber entre les mains !... »

Il mourut sans s'être soumis :

« Triste fin, conclut notre article, pour un prêtre qui n'eut jamais une formation philosophique et théologique entière ; et triste histoire d'une erreur qui fut la tragédie d'un homme. »

V

M. Michel de Saint-Pierre a donné à la revue *Hommes et Mondes* de mars, d'avril, mai et juin, quatre articles formant un ouvrage complet, destiné sans doute à être publié à part, sous le titre : **Bernadette et Lourdes.** Son exposé est attentif, précis, impartial, et repose sur une information étendue. On ne peut pas dire peut-être qu'il apporte beaucoup de nouveau, dans une histoire qui a été si souvent et si bien racontée, et nous ne nous y serions peut-être pas arrêtés en cette causerie, si l'auteur n'avait également publié, dans le numéro des *Etudes* de mai 1953, un article complémentaire, intitulé : **Foules et Miracles à Lourdes.**

M. de Saint-Pierre estime que Lourdes constitue de plus en plus, dans le monde savant, dans le monde tout court, un problème passionnant. Certes, il ne se pose pas en théologien. il ne veut pas discuter sur le miracle, sur sa raison d'être dans les plans divins, sur sa vertu apologétique. Il veut raconter les faits, dire où en est la question, au jour où nous sommes.

Dès le début de cette histoire des apparitions de la Vierge à Bernadette, la question se trouva posée de la manière la plus nette, si nette qu'il est permis, croyons-nous, de penser que c'était cela même que la Vierge voulait, en se montrant à une pauvre petite fille au creux du rocher de Massabielle.

Le miracle est-il possible ? Le miracle existe-t-il ? Le surnaturel peut-il, doit-il être admis au-dessus du naturel ?

On voit tout de suite non seulement la gravité, mais aussi l'actualité de la question. Sa gravité ? Eh oui ! Puisque toute la foi chrétienne est mise en cause, toute la vérité de l'Evangile, toute la conception que nous avons de Dieu et de son action sur la terre. Son actualité ? Evidemment, puisque les négations les plus audacieuses, les plus radicales prétendent, justement à cette date-là, refouler dans les brumes de la légende, ou dans le ridicule de la superstition, les affirmations séculaires des chrétiens au sujet du miracle, du surnaturel, de la révélation divine, de tout ce qui constitue l'objet de notre foi.

Déjà, quand on apprend que Bernadette a vu la sainte Vierge, on discute, on prend parti pour ou contre, on traite l'enfant de folle, de malade, d'hallucinée ou, au contraire, de privilégiée du ciel, de « sainte ».

Mais la chose ne devient réellement sérieuse qu'à partir de la guérison du carrier Louis Bourriette, qui a simplement frotté, avec de l'eau de la grotte, l'œil qu'il a perdu, dans un accident de mine, vingt ans auparavant. Le docteur Dozous, jusque-là incrédule, se rend à l'évidence. Il fait connaître le fait qu'il a constaté. Son collègue de Tarbes, le docteur Vergez, à cette nouvelle, lève les bras au ciel ! Où allons-nous, semble-t-il dire, si on se met à admettre un « miracle ». Mais bientôt, il ne s'agit plus d'*un* miracle, mais d'une traînée de miracles !

On assiste alors à un spectacle étrange : les foules accourent, la prière jaillit des cœurs ; les ignorants, les simples, comme autour de Jésus, jadis, font éclater leur foi, leur espoir, leur bonheur, tandis que les « savants », les « sages », les « puissants de ce monde », hésitent, ergotent, haussent les épaules ou serrent les poings, suivant les cas.

— « Les hommes et les femmes, écrit notre auteur, se sont mis en mouvement vers la source. On entend rouler et murmurer les premières caravanes de pèlerins. Et cela ne cessera plus. Quand les foules se mettent en marche vers les hauts lieux, il est juste qu'elles prennent leur temps — car il y en a pour des siècles. Déjà ce bruit de fleuve des hommes et des femmes, ces rumeurs d'âmes près du Gave : mêlées pour toujours aux rumeurs de l'eau. »

Mais en face, des protestations méprisantes se font entendre :

— « La petite comédienne, écrit un journal libre-penseur de Paris à propos de Bernadette, réunissait encore, ce matin 1er mars (1858), sous le rocher de Massabielle, près de 2500 benêts. Impossible de décrire l'abêtissement et le crétinisme moral de ces derniers. La visionnaire s'en sert comme d'une bande de singes et leur fait exécuter des mômeries de tout genre. Ce matin, la pythonisse, n'ayant pas goût à faire l'inspirée, ...n'a rien trouvé de mieux que de se constituer en prêtresse. Prenant ses grands airs d'autorité, elle a exigé des béats la présentation de leurs chapelets et en a fait la bénédiction générale. »

Visiblement, derrière cette ironie trop lourde, et ce ton doctoral, c'est la haine qui s'éveille !

Réponse de la Vierge : l'enfant moribond des Bouhouhorts, plongé par sa mère, durant un quart d'heure dans l'eau de la source, au milieu des cris et des injures des assistants, qui la traitent de « folle », est guéri, le lendemain matin, radicalement et définitivement ! Les médecins constatent. L'un d'eux commente gravement, et dit que cette femme « a demandé la guérison de son fils à des procédés absolument condamnés par l'expérience et par la raison médicales... » Et d'autres miracles s'ajoutent chaque jour ou presque à ceux qui ont déjà été constatés et enregistrés.

[7] Extrait de la *Riforma cattolica*, p. 44 et 186.

Mais l'on entend toujours la voix « d'en face » :

— « Ne vous étonnez pas, écrit l'*Ere impériale* du 6 mars 1858, s'il y a encore des gens qui persistent à soutenir que la jeune fille est prédestinée et qu'elle est douée d'une puissance surnaturelle. Pour ces gens-là, il est avéré : 1° qu'une colombe a plané avant-hier sur la tête de l'enfant, pendant le temps qu'a duré son extase ; 2° que la jeune fille a soufflé sur les yeux d'une petite aveugle et lui a rendu la vue ; 3° qu'elle a guéri un autre enfant dont le bras était paralysé [8] ; 4° Enfin, qu'un paysan de la vallée de Campan ayant déclaré qu'il n'était pas dupe de ces scènes d'hallucination, la petite fille avait obtenu, dans la soirée même, que les péchés de ce paysan fussent changés en serpents, lesquels serpents l'avaient dévoré, sans qu'on ait trouvé trace des membres de l'irrévérencieux. »

Que d'esprit ! Mon Dieu, comme il est vrai que les Français sont les gens les plus spirituels de la terre ! Comme ils savent bien se moquer et quelle élégance ils savent mettre dans leurs rires aux dépens de la vérité !... Le 25 mars arrive. Bernadette, sur l'ordre de son curé, demande à l'apparition qui elle est. Marie lui répond « *qu'elle est l'Immaculée Conception* ». Et en quelques minutes, « le mot divin fera le tour de Lourdes », pendant que Bernadette demandera naïvement à M^lle^ Estrade :

— « Mademoiselle, qu'est-ce que cela veut dire : Immaculée Conception ? »

Bientôt la Grotte se remplit d'ex-votos, de statuettes, de fleurs naturelles ou artificielles. On dirait une caverne de contes de fées. Les gens délicats sont passablement froissés : toutes ces laideurs, comme c'est peu artistique !

— « La ferveur des foules, note M. de Saint-Pierre, mêle en soi de l'amour, du mauvais goût, de la superstition. Elle porte le signe de l'effrayante avidité que nous avons du surnaturel, nous « les hommes abandonnés » que le ciel n'abandonne pas. Dans les corps et dans les âmes éclate l'*espoir de guérison* qui peut, à lui seul, mettre un monde en marche. Et l'on comprend que tout cela soit agréable à Dieu. »

C'est toujours le *Misereor super turbam* du Christ.

Laissons de côté ici les enquêtes administratives, tant civiles qu'ecclésiastiques, l'émoi des autorités de tout ordre, le ton protecteur et dédaigneux des uns, la sage prudence des autres. Tout cela est bien connu. Mais ce qui est curieux, comique, humain, hélas ! trop humain ! c'est le refus du miracle, refus catégorique, obstiné, refus qui sent la mauvaise foi :

— « Quand bien même 100.000 personnes me crieraient qu'il y a un miracle, place de la Concorde, écrit un publiciste « libre-penseur », je ne lèverais pas les yeux pour m'en assurer !... »

« Magnifique spécimen d'incuriosité », écrit M. de Saint-Pierre. Et il nous fait entendre plus loin les réflexions, jugements, sentences et définitions des journaux les plus « éclairés » du temps : *Journal des Débats, Siècle, Presse.*

Dans la *Presse*, M. Guéroult [9] écrit :

— « Le miracle appartient à une série de civilisation qui est en train de disparaître... »

— Le *Siècle*, par la plume de M. Bénard, insiste :

— « Il nous semble difficile, écrit-il doctoralement, que d'une hallucination, vraie ou fausse, d'une fillette de 14 ans et d'un suintement d'eau pure dans une grotte, on parvienne à faire un miracle... »

Admirons « l'esprit critique » de ces messieurs. Ils n'ont pas examiné, pas étudié, pas vérifié, mais ils statuent, ils prononcent, ils décident quand même ! Admirons surtout ce « suintement » dont le débit atteint 120.000 litres par jour !

Mais voici Prévost-Paradol ! C'est l'un des esprits les plus brillants de l'époque. Il écrit sur tous les sujets et avec pertinence. Il s'inquiète de ce que sera le résultat de l'enquête épiscopale que Mgr Laurence vient d'ordonner. Il veut mettre « la puce à l'oreille » du pouvoir civil. Un miracle ! Fi donc ! Ce sera un nouveau chapitre dans la querelle du Sacerdoce et de l'Empire. Le pouvoir civil devra-t-il capituler devant le pouvoir clérical ? Tel est l'enjeu, selon Prévost-Paradol. Bernadette était bien loin de se douter de cela, la pauvre enfant !

Nous ne cherchons pas à exagérer, à dramatiser. Nous citons seulement. De Morny avait dit que l'on ne peut « remuer une pierre ou creuser un puits sans l'aveu de l'Administration. » Prévost-Paradol reprend ce mot et écrit dans le *Journal des Débats :*

— « A plus forte raison, l'on ne peut, sans son aveu, constater un miracle et fonder un pèlerinage... Si la décision (de l'évêque) est favorable au miracle, elle tend jusqu'à un certain point à rompre, dans cette partie de la France, l'équilibre entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil. Les ministres d'un culte en faveur duquel se constatent de tels prodiges, sont d'autres personnages que ceux qu'a prévus, organisés et réglementés le Concordat. Ils ont une autre influence sur la population et, en cas de conflit, ils en disposent avec une autre autorité que le Conseil d'Etat et le préfet... »

Et il invite les pouvoirs publics à dissoudre la commission instituée par l'évêque, pour l'examen des faits de Lourdes.

Notez que Prévost-Paradol représente l'élite de l'intelligence française. C'est un normalien, comme M. Jules Romains, qui, probablement, pense aujourd'hui comme il pensait, lui, il y a un siècle. Prévost-Paradol est de la célèbre promotion de Taine, Sarcey, Edmond About, Levasseur. Que fait la Vierge à Lourdes, pendant ce temps ? Elle continue, sans bruit, sans commentaire. Elle guérit, console, éclaire. Le pèlerinage prend de l'ampleur. Le sanctuaire voulu par Marie s'élève, pierre à pierre. Bernadette sa mission terminée, s'efface, devient religieuse, et mourra jeune, à Nevers. Dès février 1862, l'évêque a publié son mandement, approuvant le fait des apparitions :

— « Article I^er^. — Nous jugeons que *l'Immaculée Marie, Mère de Dieu, a réellement apparu* à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858 et jours suivants, au nombre de *dix-huit fois*, dans la grotte de Massabielle, près de la ville de Lourdes ; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité et que les fidèles sont fondés à la croire certaine... »

Dans son numéro du 7 février, *Le Monde* publie le mandement. Aussitôt, le *Siècle* dénonce « une

[8] On remarquera que ces trois faits attribués par moquerie à Bernadette sont tout simplement trois faits attribués à Jésus par nos Evangiles.

[9] Il s'agit d'Adolphe Guéroult, né en 1810, saint-simonien de marque, incarcéré lors du coup d'Etat de 1852, puis libéré, qui dirige la *Presse* depuis 1857. Il sera député de Paris, en 1865, réélu en 1869. Un type réussi de « libre-penseur ».

vaste conspiration évidemment organisée par le parti clérical contre tout développement de l'esprit humain. » Et il conclut :

— « On veut maintenir nos populations dans les langes des plus ridicules superstitions... Nous protestons, de toute notre énergie, contre ce système d'abrutissement. »

Le *Pays* fait écho et ajoute :

— « Du reste, le miracle de Lourdes n'est qu'un infiniment petit détail de toute une entreprise néo-catholique, que nous croyons malheureuse... »

Faisons dans le temps un saut d'un siècle ou presque. Que s'est-il passé ? Lourdes est toujours là. Les pèlerinages attirent toujours davantage les foules qui accourent de tous les points de l'univers. Et les « miracles » se produisent encore ! M. de Saint-Pierre en cite quelques-uns parmi les plus récents et les plus frappants. Puis il rappelle que l'Eglise ne nous impose rien de plus que la foi aux miracles de l'Evangile, en sorte que les guérisons de Lourdes, ne sont pas et ne seront jamais article de foi. Mais ces guérisons sont là quand même.

— « Tel est, écrit-il, le fait têtu des guérisons inexplicables — et les moyens de contrôle dont dispose la science moderne interdit à quiconque de nier la réalité des faits. Leur interprétation demeure seule en cause...
Mais je ne puis m'empêcher de penser que le nombre et la nature des prodiges de Lourdes posent à l'humanité — et singulièrement à ceux qui font profession de la guérir — des questions que nul ne peut plus éluder. »

De deux choses l'une, ou il y a, dans ce que nous appelons les faits de Lourdes, des miracles, ou il n'y en a pas. Si ce sont des miracles, il faut être logique et franc. C'est toute l'existence du surnaturel, c'est tout le contenu de la foi catholique, qui se trouve confirmé. Si ce ne sont pas des miracles, il faut les expliquer par des moyens naturels, en pénétrer le secret, l'utiliser scientifiquement. pour la guérison des cas « désespérés ».

Un médecin, le docteur Merlin, croyant naïvement que le miracle « viole les lois de la nature », a écrit :

— « Puisqu'il semble contraire à la volonté divine de violer les lois de la nature, c'est donc que la guérison de maladies guéries miraculeusement n'est pas contraire aux lois de la nature ; autrement dit, *ce ne sont pas des maladies incurables...* Nous devrions... étudier les miracles comme des faits cliniques, *afin de perfectionner notre art.* »

En d'autres termes : puisque le miracle est impossible, ce qu'on appelle miracle n'est qu'un fait naturel. A nous de l'étudier, d'en percer le mystère, d'en faire bénéficier la science... et les malades. Ainsi, au lieu d'une guérison sur des milliers de malades, comme à Lourdes, nous aurions autant de guérisons que de malades. Seulement, voilà : est-ce que *vraiment le miracle est impossible?* Voilà ce que Lourdes nous oblige à nous demander ! *Digitus Dei est hic !*

VI

Il y a, paraît-il, une crise de l'*Unesco*. M. P. L. Bret veut nous dire d'où cela est venu, dans la *Revue de Paris* de mai, sous le titre : **L'Unesco en face des réalités.**

Rappelons-nous l'origine de l'institution. Ce fut à San Francisco. Hitler était vaincu ; l'humanité semblait renaître. « Tuer redevenait un crime, le mensonge cessait d'être une arme de guerre et la dignité humaine une dérision. Dans son immense soulagement l'humanité redécouvrait sa conscience.» L'Unesco jaillit de cette joie. On créa l'organisation des Nations Unies (O. N. U.). On annonça la création, au sein de l'O. N. U., d'institutions spécialisées dans les domaines *économique, intellectuel et éducatif*. En exécution de cette promesse, l'Unesco fut fondée à la Conférence de Londres, en novembre 1945, mais elle ne vit officiellement le jour qu'en 1948, après ratification des gouvernements. La Russie était absente. Seules, la Hongrie, la Pologne et la Tchécoslovaquie avaient adhéré à l'institution nouvelle.

Le but : « Contribuer au maintien de la paix et de la sécurité, en resserrant, par l'éducation, la science et la culture, la collaboration entre les nations, afin d'assurer le respect universel de la justice, de la loi, des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion. »

C'était beau, trop beau peut-être, pour le siècle où nous sommes !

A la tête, une Conférence générale formée de tous les adhérents, un Conseil exécutif de 18 membres, tous nommés par la Conférence, enfin un Secrétariat présidé par un directeur général, qui fut M. Torrès-Bodet, et formé de membres qui bénéficient du statut des fonctionnaires internationaux, c'est-à-dire de traitements libellés en dollars et atteignant un chiffre respectable, de plus exempts des impôts directs.

Le programme apparut tout de suite sans limite. Il fallut tâtonner, improviser, ce qui coûta fort cher. Mais on finit par aboutir à certains résultats : 1° *croisade contre l'analphabétisme*, dans tout l'univers ; — 2° écoles fondées dans le Proche-Orient pour les enfants arabes déplacés et sans refuge : au Liban, en Syrie, et Jordanie, 119 écoles fréquentées par près de 60.000 enfants et 40.000 adultes, apprenant, eux aussi, à lire : — 3° échange de professeurs et d'étudiants entre les divers pays, pour rapprocher les esprits ; — 4° Congrès et institutions scientifiques, tels que Conseil international des Etudes médicales et Union des Associations techniques internationales ; — 5° création de postes de coopération scientifique, au Caire, à Nankin, La Nouvelle-Delhi, Montevideo ; — 6° encouragements donnés aux Etudes de science économique et sociale ; — 7° coopération culturelle entre Etats, dans les domaines du Théâtre, de la Musique, de la Philosophie, des Arts plastiques : projet d'écrire une grande Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité, confiée à un groupe de savants et historiens internationaux ; — 8° enfin, préservation du patrimoine culturel de l'humanité, par la préservation des œuvres d'art et monuments.

En outre, l'Unesco a lancé deux revues : *Impact*, qui traite des rapports de la science et des sociétés et où l'on a vu des signatures telles que celles de Einstein et Bertrand Russell ; et *Museum*, pour servir de lien entre les spécialistes de la conservation des œuvres d'art. Pour atteindre d'aussi

...breux objectifs, l'Unesco s'est livré à une pro...ande énorme, par la radio, le cinéma, la presse, télévision, mais n'a pas échappé, ici, au re...che de puérilité et d'exagération, dans les ...yens de propagande. Beaucoup de travail, bien avec un succès problématique, pour faire con...tre et respecter la Déclaration des Droits de ...omme, adoptée à l'O.N.U.

...l faut signaler aussi, à l'actif de l'Unesco, l'as...ance technique accordée à 12 pays d'Asie et ...mérique latine, pour la mise en valeur de terres ...ertiques, dans les hauts plateaux andins, au ...vador, en Birmanie.

...out cela n'a pu se faire sans un déluge de con...ences, colloques, symposia, séminaires, réunions ...xperts, comités, sous-comités, groupes dits de ...ail. Un flot de paroles, et pas du tout gratuites ...ce sens que les orateurs et leurs déplacements ...t payés fort cher. Ce dernier point est juste...nt ce qui a conduit à la crise actuelle.

... « Après avoir incarné les espoirs les plus élevés ...monde, l'Unesco est devenue l'institution des Na...s Unies la plus critiquée, au point même de fournir ...revuistes un sujet de railleries souvent injustes. »

...n trouve que pour le rendement, le prix de...ndé est trop élevé : 720.000 dollars pour couvrir ...seules dépenses du Conseil exécutif et de la ...férence générale, soit environ 240 millions. On ...uve aussi que les manifestations oratoires des ...égués sont souvent — malgré le prix — enfan...s, plates, banales, ronflantes et creuses. On com...e les hauts salaires des fonctionnaires de l'Unesco ...traitements souvent si mesquins des véritables ...ants et des éducateurs efficaces.

...t puis, juste au moment où les gouvernements ...ent obligés d'augmenter leurs dépenses d'arme...t ou réarmement, et où les finances étaient, ...s tous les pays, plus ou moins en détresse, ...nesco demanda l'accroissement des subventions ...faveur des pays non évolués. Notons que le ...get de l'Unesco a passé de 6.950.000 à 8.718.000 ...lars, de 1947 à 1952. Sur ce chiffre, 50,84 % sont ...charge des U.S.A. ; 11.32 %, du Royaume-Uni ; ...%, de la France. Et pour 1953, M. Torrès...et demandait 8 578.000 dollars, puis pour 1954, ...6.000. Le nombre des fonctionnaires de l'insti...on a passé de 497 à 851, y compris l'Assistance ...nique. On ne lui accorda que 8.433.000 dollars, ...r chaque exercice, sur quoi, il jeta sa démission ...tête de l'O.N.U., en prononçant un discours ...matique, où il déclarait avoir perdu sa foi dans ...rganisation qu'il avait dirigée et puissamment ...mée, depuis 6 ans !

...es économies cependant, sont possibles. Le siège ...l'Unesco est à Paris. Qu'on renonce à des ...ages très couteux pour la réunir en des capi...s lointaines, telles que Montevideo. Qu'on ré...se le nombre des gestionnaires et contrôleurs, ...poids de la paperasserie, etc. Ce qui est plus ...ve, c'est que l'Unesco, par la force des choses, ...uve son action limitée par le refus des nations ...« rideau de fer », d'entrer dans son orbite. La ...ogne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie l'ont quit... L'Amérique a répliqué en exigeant un contrôle ...ntif de la mentalité des collaborateurs et fonc...naires au point de vue communiste. L'Unesco ne doit pas intervenir dans la politique intérieure des Etats, et par suite n'a rien pu faire dans le procès de Prague, ni en faveur des époux Rosenberg, ni en Argentine, et l'admission de l'Espagne dans son sein a soulevé les habituelles et stupides protestations que l'on sait. L'Unesco devient un simple rouage d'une partie de l'humanité, celle que nous appelons le bloc occidental.

Mais plus grave, à nos yeux, que tout le reste, c'est, comme le souligne discrètement M. Bret, que « le matérialisme est au fond, et bien que sans consécration officielle, la position intellectuelle de l'institution. »

— « Son idéal, hérité de l'Encyclopédie et d'Auguste Comte, se résume dans la conviction que le progrès de l'Education, de la Science et de la Culture conduira, à lui seul, l'humanité vers le bonheur. »

Conviction simpliste, en vertu de laquelle, on répand partout des germes d'orgueil primaire, qui vont soulever les races peu évoluées contre leurs protectrices d'hier. L'Unesco, chose étrange, professe l'idéologie progressiste, qui est, en somme, celle du bloc oriental, et pourtant, elle est incluse dans le bloc occidental.

— « Ce paradoxe est, depuis quelque temps, une source de difficultés et d'équivoques qui, après l'avènement du Parti républicain aux Etats-Unis. sont sur le point de déclencher une crise plus grave que les précédentes. »

Il n'est pas question de transformer l'Unesco en institution religieuse, mais cette organisation devrait, en vertu même de ses statuts, faire entrer davantage les facteurs religieux dans ses considérations, ses calculs en faveur du bonheur humain, ses secours effectifs, dans les pays encore peu évolués au point de vue civilisation. Or, en janvier dernier on eut lieu des élections pour désigner les délégués du personnel de l'Unesco, c'est-à-dire, en quelque sorte, leur comité syndical. Et comme précédemment, ce sont les représentants de l'idéologie marxiste qui l'ont emporté. Il s'ensuit que l'Unesco est, dans sa majorité, orientée à gauche, voire à l'extrême-gauche ! Et elle vit des subsides de nations, qui sont attachées, en majorité à une idéologie de droite ! Contradiction ! Qu'en adviendra-t-il ? Un redressement s'impose. Telle est la conclusion de l'article que nous venons d'analyser.

VII

Le 10 mars dernier, un jeune pilote polonais de 22 ans Franciszek Jarecki, atterrissait, avec un Mig 15, à l'aérodrome danois de Bornholm. Le mystère de cette aventure nous est révélé, dans *Orizzonti* du 12 avril 1953, par Andrew Curtisse, sous le titre : **Comment fut révélé le secret du Mig 15.**

Depuis longtemps, les Américains désiraient posséder un Mig 15 intact. Ils savaient par expérience. en Corée surtout, la très haute valeur de cet appareil qui a été conçu et réalisé, avec le concours de spécialistes de l'ancienne firme allemande des *Junker*, dans les usines gigantesques de Kubiscev. Le Mig 15 est plus maniable que le *Sabre* américain et il est mieux armé. Il comportait des éléments que l'on voulait à tout prix connaître. Or, le Mig, en Corée, s'obstinait à ne survoler que les terri-

toires chinois ou coréens du Nord ; on n'a jamais pu en abattre un, en territoire coréen du sud. On a bien essayé d'en récupérer un tombé, à un km seulement des lignes, du côté nord, mais le feu avait consumé tous les organes, sauf le moteur qui était un *Rolls Royce*, très connu, parce que de fabrication anglaise.

L'opération menée à bien, le 10 mars dernier, fut préparée avec un soin extrême, par le colonel Amoss, le seul nègre qui ait su conquérir un grade élevé dans l'aviation américaine. Amoss est à la tête du *Special Service* de l'aviation américaine. C'est lui qui a le mérite d'avoir préparé et réussi le coup dont il est question ici ; il lui fallut trois ans. Le jeune homme choisi appartenait à la résistance polonaise. On assure que son nom fut fourni par le général Anders. Son âge avait l'avantage de le soustraire à tout soupçon préalable. Il entra dans les vues des patriotes polonais, demanda à s'engager dans l'aviation, subit les examens brillamment, fut, durant trois ans, le plus discipliné, le plus exact, le plus parfait des élèves-pilotes. Il sut se camoufler en communiste convaincu, cessa toute relation avec le maquis polonais, avec les services américains. Au bout de deux ans, il était nommé sous-lieutenant et sa bonne conduite le faisait attacher à une escadrille de Mig 15, à la base de Slusk, non loin de Gleiwitz.

Chose étonnante, ce jeune homme, seul, par l'unique force de sa volonté et de son patriotisme, saura poursuivre son idée, forger un plan, attendre son heure. Il s'exerce aux atterrissages « courts », car il sait qu'il lui faudra, quelque jour, atterrir sur un aérodrome inconnu, où il n'aura pas les 3.000 mètres de piste nécessaires en principe à l'atterrissage d'un avion à réaction. Il lui aurait fallu aussi entrer en rapport secret avec un aéroport allié, pour éviter d'être pris en chasse à son apparition, en territoire non-russe. Mais la chose étant impossible, il y renonce. Tant pis, il courra sa chance. Il espère arriver si vite qu'on n'aura pas le temps de l'arrêter. Il prend aussi la décision de ne pas se diriger sur Gatow, aérodrome de Berlin-ouest, car il y a dans les parages trop d'avions soviétiques. Non, il ira se poser dans la petite île danoise de Bornholm, sûrement moins suspecte, moins surveillée, plus tranquille. Justement, il se fait souvent des exercices de Mig sur la ligne de Kolberg, qui est dans la direction de l'îlot visé.

Ayant ainsi tout mis au point, dans son esprit, Franciszeck attend l'heure favorable. Le 10 mars, cette heure sonne : beau temps, visibilité parfaite, vol d'exercice des Mig à destination de Kolberg, aller et retour, sans escale. En apercevant les toits des maisons de Kolberg, Jarecki réduit les gaz, se laissant distancer par son compagnon de route, qui amorce son virage. C'est le moment. Il largue les deux réservoirs supplémentaires dont il n'aura pas besoin, puisqu'il ne veut pas revenir, puis s'élance à toute vitesse. Il sait que son collègue n'hésiterait pas à l'abattre. Il entend le dialogue de ce dernier avec la base, et saisit l'ordre donné de l'empêcher à tout prix d'atterrir en pays étranger. Mais il a une avance énorme, il est plus léger que celui qui voudrait le poursuivre. Bref, à 9 h. 35, exactement, alors qu'à Bornholm les ambulances et le car contre l'incendie se précipitent dans la crainte d'un accident, le courageux pilote atterrit, sans encombre, sur une piste de 1500 mètres seulement, à ... à l'heure, et trouve moyen de stopper à deux m... tres de la fin de piste. Et soudain, on le voit sor... de la carlingue, souriant, heureux, et on l'ente... crier en mauvais anglais : *No communist ! Asyl ! Asyl !* On sait la suite : violentes protestatio... du gouvernement polonais, qui demande restituti... de l'appareil ; réponses dilatoires d'abord, po... donner le temps aux techniciens américains d'ét... dier à fond l'avion intact. Au bout de 15 jours, ... autocar spécial rapporte à la frontière polonai... le Mig en parfait état, comme il était arrivé. M... il n'avait plus de secrets pour les services amé... cains. Quant à Jarecki, doté de la citoyenneté am... ricaine, il est parti pour sa nouvelle patrie, où ... a reçu une gratification de 10.000 dollars. On ... appris, le 20 mai, qu'un ami de Jarecki venait ... renouveler son exploit avec un second Mig.

VIII

Dans son n° du 25 avril, *Orizzonti* a donné ... portrait du jeune lieutenant Jarecki. Et la rev... le montre décoré, après son exploit, de la Médai... d'argent de la Valeur, qui lui a été décernée p... le général W. Anders, chef de la résistance po... naise, alors résidant à Londres.

Ce que nous voudrions souligner au passag... c'est précisément l'existence et la virulence de ce... « **résistance** » **polonaise.** Réunissant donc ... observations faites en diverses revues, nous po... rions énumérer de la façon suivante les élémen... du « passif » russe. Tout bilan a un actif et ... passif. La Russie communiste, a, elle aussi, s... actif et son passif et ce dernier paraît à ma... observateur, terriblement chargé, en ce mome...

1° Il existe des « maquis » de résistance da... tous les pays satellites, en Pologne, en Tchécos... vaquie, en Roumanie, en Bulgarie. Il s'agit ... groupes secrets, extrêmement mobiles, ayant ... général la complicité de la population, et compos... de 15 à 50 hommes hardis et résolus. Cette rés... tance dispose de radios clandestines, à tel poi... qu'un membre éminent du comité franco-polon... a pu me dire, que tout ce qui se passe d'importa... en Pologne est connu une demi-heure plus tard ... Paris. Les groupes de maquisards opèrent com... ceux que nous avons connus à l'œuvre en Franc... ils font des sabotages, mettent le feu aux puits ... pétrole, tuent du bétail, etc. C'est une épine t... gênante dans la botte russe.

2° La Russie communiste est un très gra... corps, mais presque invertébré. Elle occupe envir... un sixième de la superficie de la terre habitée, ... sur ce territoire immense elle compte 210 millio... d'habitants, répartis en seize Républiques, parla... 118 langues et représentant 175 nationalités.

3° La position de Mao Tse Tung envers la Rus... offre quelque chose de douteux. Mao Tse Tu... avait du respect — bon gré mal gré — pour S... line. En est-il de même à l'égard des épigones ... Staline ? Le moins qu'on puisse dire, c'est qu... garde son indépendance et qu'il se lamente de ... lenteur de son industrialisation, dont il rend ... partie responsable la Russie même. Il constitue, ... échéance plus ou moins lointaine, une force riva... de la Russie, un allié à dents longues et qui ...

peut devenir, peu à peu, que de plus en plus coriace.

4° Il faut bien mettre encore au passif russe, la composition actuelle du gouvernement soviétique. Au lieu d'une tête, comme au temps de Staline, on en compte trois ou même cinq, au nombre desquelles deux sont connues pour leur antagonisme implacable : Malenkov et Beria. Tous les commentateurs s'ingénient à discerner — un peu au petit bonheur, croyons-nous — ce qui, dans chaque décision spectaculaire de la Russie, est initiative de l'un et représailles de l'autre.

Tout cela a été dit et redit dans le *New-York Times* et dans nombre de revues.

Ce que l'on ajoute encore, c'est que, d'après les experts atomiques de l'Université de Harward, la bombe atomique russe existe bien, mais n'est pas transportable en avion. Pour obtenir la fabuleuse température nécessaire à la désintégration, les savants soviétiques ne peuvent recourir qu'à une source énorme d'énergie électrique. Il s'ensuit que, pour l'instant, « la bombe atomique n'est dangereuse que pour la Russie ».

Tous ces aspects de la situation russe sont si bien connus, dit-on, à Washington, que l'on y parie pour la paix à 4 contre 1.

Il y a donc un certain relâchement de l'atmosphère de crainte, dans le monde dit occidental. Il reste assez de causes de soucis toutefois, pour que les maîtres du monde aient le devoir de continuer à ouvrir l'œil !...

IX

On a parlé beaucoup, il y a quelque temps, de la pluie artificielle. On sait que les savants ont trouvé le moyen de faire résoudre des nuages récalcitrants en pluie bienfaisante. Sous le titre : **La Pluie tombera sur les déserts,** et la signature X. Y. Z., *Orizzonti*, du 12 avril, va nous dire où en est la question.

Jusqu'à une date récente, le procédé employé pour faire pleuvoir consistait à déverser de la « neige carbonique » sur les nuages. Dès 1949, au Nouveau-Mexique, province des U.S.A., le professeur Schaeffer, faisant application des résultats obtenus par le physicien et chimiste Langmuir, prix Nobel de chimie, réussit à condenser un nuage énorme, à la hauteur de plus de 5.000 mètres, puis à le faire tomber en pluie, de façon à arroser environ 700 km2 de territoire. En France, le général Ruby a obtenu des réussites du même genre, dans le bassin de la Loire, en 1952. En Italie, c'est le professeur Mario Ferraguti, assesseur communal de Rome, qui poursuit des expériences analogues, de concert avec le professeur Luigi Malimpetri. Il utilise une fusée de son invention et il espère vaincre le danger de la sécheresse, en domestiquant les nuages selon les besoins de son pays.

Nous disons bien : domestiquer les nuages, car il est évident que l'on ne peut faire pleuvoir sans nuages à dissoudre. Mais les nuages ne sont pas toujours disposés d'eux-mêmes à laisser tomber de leurs flancs la pluie désirée par nos agriculteurs. Il faut leur « forcer la main ». Il faut vaincre la résistance des éléments, qui est telle que les gouttelettes de pluie, au sein d'un nuage, restent à l'état de gouttelettes en suspension, même quand la température du nuage descend au-dessous de zéro.

Il faut triompher du phénomène de « surfusion » et plus encore des courants ascendants qui poussent les gouttelettes vers le haut, au lieu de les laisser descendre vers le sol. La neige carbonique, en augmentant le froid, oblige les gouttelettes à se condenser en glace, et la vapeur d'eau du nuage à se former en gouttes assez grosses pour obéir à la loi de la pesanteur et à venir arroser les plaines arides. Il suffit d'un peu de neige carbonique pour résoudre en un instant un nuage en pluie diluvienne. Pour répandre la neige, on se sert d'avions agissant selon les indications données de terre par radio.

Mais on vient de découvrir un procédé plus simple et moins coûteux. La neige carbonique sera, semble-t-il, désormais remplacée par l'*iodure d'argent*, beaucoup plus efficace.

Au Nouveau-Mexique, le professeur Schaeffer, pour tenter son essai a allumé sur le sommet d'une haute montagne un grand brasier, alimenté par de minces planchettes de bois arrosées de petites quantités d'iodure. Le courant chaud provoqué par les flammes emportait l'iodure vers les hauteurs. Les nuages épars dans le ciel sont affectés par lui, l'humidité invisible qui se trouvait dans les airs se condense. Un énorme nuage apparaît et, au bout de deux heures, une pluie abondante. La quantité d'iodure employé ne dépassait pas 25 grammes !

Une méthode plus perfectionnée consiste à faire brûler, à bord d'un avion, une mèche portée par un chalumeau allongé. Cette mèche est imprégnée d'iodure. A mesure que l'iodure entre en contact avec l'air froid, il cristallise. Chaque particule cristallisée devient immédiatement un foyer de condensation pour la vapeur d'eau et la pluie se déclenche.

En France, on a essayé de répandre l'iodure du sol, à l'aide d'un projecteur à air comprimé, ou même avec les canons para-grêle. Mais ces essais n'ont pas été aussi satisfaisants que par avion.

La fusée chargée d'iodure est plus efficace. Et c'est aussi le procédé le moins coûteux. On en a fait l'essai dans la campagne romaine et en Sardaigne, aux environs de Cagliari, dans la plaine du Campo Omu. Durant une période de 40 jours, on lança fusées sur fusées et l'on obtint d'un ciel rétif environ 500.000 mètres cubes de pluie, avec 10 grammes d'iodure, valant environ 300 lire (au change actuel : 168 francs).

Le professeur Langmuir est tout à fait optimiste sur l'avenir de ces méthodes. Il estime que l'on pourra à la fois prévenir les grandes sécheresses et empêcher les grandes inondations. Mais il faut, pour cela, que le traitement approprié des nuages soit conduit scientifiquement, selon un plan national. Il faut, en effet, tenir compte du caractère de chaque contrée, calculer la vitesse et la force des courants aériens, prévoir la façon dont la pluie tombera et selon quelle direction. L'iodure semé dans un ciel clair est emporté par le vent jusqu'à ce qu'il rencontre l'air humide ; là, il produit la pluie et abaisse la température, ce qui a pour effet aussi de changer le vent. Le problème à résoudre — et les savants sont à l'œuvre — est d'apprendre à diriger les vents pour faire tomber la pluie où elle est nécessaire et non où elle est superflue. Domestiquer les nuages, c'est fait. Domestiquer les vents reste à faire !

X

En prévision de ce mois de juin. la revue anglaise *The Month* avait pris la précaution de donner en sous-titre au n° de mai, les mots : *Coronation Number* : « N° du Couronnement ». On y lisait divers articles intéressants sur la « Monarchie chrétienne », par l'écrivain très connu Christopher Dawson ; sur la « liturgie du couronnement », par Benedict Steuart ; sur « l'Investiture par les *Regalia* », par Humphrey J. T. Johnson ; un quatrième intitulé « Notes de Couronnement », par Sir Shane Leslie, rappelant les couronnements antérieurs de ce siècle, et enfin un article de Michael Hanbury, auquel nous allons nous arrêter, parce qu'il rappelle des souvenirs français, et qui a pour titre : **La Reine Victoria à la Grande Chartreuse.**

Pour raconter la visite de la Reine, qui fut mère de l'arrière-grand-père d'Elisabeth II, au monastère célèbre, l'auteur utilise à la fois des Lettres de Victoria et, plus encore, les souvenirs d'un moine anglais, dom Edmund Gurdon, mort en 1940 à la Chartreuse de Pavie, mais qui, tout jeune, avait assisté à la visite de la souveraine anglaise à la Grande Chartreuse.

Victoria était venue à Aix-les-Bains pour y faire une saison. C'était en 1885. Elle décida de faire une excursion à la Chartreuse et, pour cela, demanda au curé d'Aix-les-Bains d'écrire, de sa part au général des Chartreux, pour obtenir la permission d'être reçue dans l'intérieur du monastère. La permission fut immédiatement sollicitée à Rome, car la règle était que la reine avait le droit d'entrer dans un monastère situé dans son propre royaume, avec la seule permission du supérieur local, mais en tout autre pays, elle ne pouvait le faire sans la permission du Saint-Siège, permission qui n'était, du reste, jamais refusée. Tout était prêt pour recevoir la reine, cette fois, mais elle fut rappelée de manière inattendue en Angleterre, et ne put exécuter son dessein. Deux ans plus tard, en 1887, l'année des Noces d'or de la Reine en tant que souveraine — elle régnait depuis 1837 — elle pouvait enfin réaliser son désir.

— « Le 23 avril, fête de St-Georges, écrit dom Edmund, fut le jour fixé pour la visite royale. Nous avions naturellement été avertis d'avance et nous avions eu le temps de tout préparer pour cette occasion, balayer, nettoyer, adapter le portail et la cour, les cloîtres et toutes les parties du monastère qui devaient être montrées à la reine et à sa suite. Je fis de même dans ma cellule, car le frère Général me dit qu'il amènerait la Reine pour m'y voir et par suite je devais l'attendre et, pour cela, ne pas aller aux Vêpres. »

En face de ce texte, nous avons à placer celui de la Reine elle-même :

— « Aix-les-Bains, 23 avril 1887. — Ce fut le jour de notre excursion depuis longtemps méditée et désirée à la Grande-Chartreuse. Ce fut un jour splendide. Le spectacle de la Gorge me rappela souvent celui du Saint-Gothard, et il est très grandiose. Nous dépassâmes la distillerie de la célèbre et excellente liqueur appelée Chartreuse, faite par les moines, qui en possèdent seuls le secret. Elle est faite d'herbes et de fleurs cueillies dans le pays d'alentour. Le monastère est caché au sein de hautes montagnes. En approchant, nous pûmes voir un moine debout en avant du portail. Il vint au-devant de notre voiture, en son habit blanc, coule, et tête rasée. Il avait belle allure. C'était le Procureur qui nous souhaite *la bienvenue* (en français dans le texte). Juste à l'intérieur du monastère, le Grand Prieur général nous reçut. C'était un homme vigoureux, replet, aux joues roses, portant lunettes. L'intérieur nous parut très froid... »

De fait, la Chartreuse est toujours froide. Dom Edmund parle d'un « froid sibérien ». Il dit que, parfois, en allant à Matines, il ne savait plus s'il avait des pieds et des mains ! Aucun des lieux « réguliers », ni la chapelle, ni le chapitre, ni le réfectoire, ni les cloîtres n'étaient chauffés. On gelait partout. Mais nul ne s'en plaignait. C'était considéré comme chose allant de soi. Mais quand les Chartreux revinrent en 1940, après un long exil, ils constatèrent que le gouvernement français avait fait installer le chauffage à l'église du monastère, et il y a été conservé.

La reine Victoria, on le pense bien, avait prévu le froid et elle était chaudement vêtue.

— « Elle arriva écrit dom Edmund, peu avant l'heure des Vêpres — 3 heures. Le général la salua à son entrée et la conduisit avec sa suite dans l'un des parloirs où il lui présenta les officiers de la communauté, ceux qui avaient la charge habituelle de recevoir les personnes du dehors et les visiteurs. L'un d'entre eux était le fameux général russe, baron Nicolaï...

« La Reine était accompagnée de sa fille, la princesse Béatrice, de l'époux de celle-ci, le prince Battenberg, de son secrétaire particulier, Sir Henry Ponsonby, de sa lectrice et d'une suite assez nombreuse, parmi laquelle on notait deux Highlanders en kilt.

« La visite du monastère commença immédiatement. La Reine, la princesse Béatrice, le prince Battenberg marchaient de front avec le Général. Le reste de la suite formait un second groupe escorté des officiers du couvent, et suivait de près. Ils visitèrent les parties habituellement présentées aux visiteurs. D'ordinaire, l'église est montrée de la tribune située au-dessus du chœur des frères lais. On aurait fait une exception pour la reine et elle aurait été conduite au chœur même, si les moines n'avaient été occupés à chanter les Vêpres. On la fit donc entrer à la tribune. On y gagnait plutôt, parce que, de là, on avait une meilleure vue d'ensemble. Et on entendait aussi le chant beaucoup mieux que d'en bas... »

Voici maintenant le récit de la reine :

— « Nous fûmes conduits le long des cloîtres, qui étaient immensément longs, puis dans une pièce où étaient réunis plusieurs des principaux moines, que l'on nous présenta. Parmi eux était le général russe Nicolaï, qui avait servi dans le Caucase et qui avait aussi été attaché à l'ambassade à Londres. Il était moine à la Grande-Chartreuse depuis 19 ans... »

La reine parle ensuite de la « galerie, qui domine la chapelle, où les moines chantaient les Vêpres ». Elle ne fait aucune réflexion sur le chant. La suite vint alors à la Salle capitulaire, « une vaste pièce, ornée de peintures représentant les événements de la vie de saint Bruno et les portraits des divers généraux. » On passa ensuite « dans une jolie petite chapelle de Saint-Louis, ornée de mosaïques, puis dans une bibliothèque, nouvellement achevée, grande et belle. »

— « Le Grand Prieur nous montra le cimetière, d'aspect lugubre et petit, avec des fleurs et de petites croix de pierre, seulement pour les généraux. Les autres pauvres moines n'avaient que des fleurs sur leurs tombes. On y voyait encore de la neige, et aussi au jardin, qui était entièrement gelé, bien que le soleil fût déjà chaud... »

Comme on le voit, la reine ne donne que des commentaires rapides et sans couleur. Elle ne dit rien du genre de vie lui-même. En bonne protestante, elle devait penser, au fond d'elle-même, que cette vie était une bien triste erreur ! Elle était à vrai dire obligée d'être sur ses gardes. On sut après coup que cette visite avait causé de l'émoi, en Angleterre :

— « Il y eut presque un tumulte dans les cercles de la *Low Church* [10], en Angleterre, à la lecture des récits de la visite de la Reine. On la décrivit comme s'étant comportée d'une manière indigne d'une souveraine protestante, qui était le Chef officiel de l'Eglise nationale établie par la loi. »

Dom Edmund en vient à la visite dans sa cellule.

— « Le général arriva à ma porte et l'ouvrit. Je m'avançai et trouvai la reine debout sur le seuil. Son aspect me renversa, pour ainsi dire. Ce n'était pas du tout ce que je me figurais. J'avais vu des portraits d'elle, publiés dans les journaux illustrés, etc. et elle y apparaissait comme une femme de belle stature, c'est-à-dire plutôt élevée, et avec un maintien plutôt sévère, ou du moins très sérieux. Et voici que je me trouvais en face d'une petite dame courte, ronde, souriante, appuyée sur sa canne. Je me dis en moi-même : « Est-ce bien la reine ? Ou serait-ce sa suivante ? » Je me ressaisis cependant et l'introduisis dans ma cellule... Elle y entra donc avec la princesse Béatrice, le prince Battenberg et notre général, tandis que les autres attendaient dans le cloître. Personne ne s'assit. Je n'avais que deux chaises à offrir et je savais que la visite serait courte... Je fis les frais de la conversation, parce qu'on m'avait dit que S. M. n'était pas loquace et en général ne trouvait rien à dire. Je lui donnai donc quelques explications sur la cellule, sur la vie carthusienne, etc. Elle m'écouta en me regardant et en souriant tout le temps. Elle demanda mon nom et fit une remarque sur ma jeunesse. Je lui dis que j'avais 23 ans, mais je crois que je paraissais encore plus jeune. La princesse Béatrice et le Prince Battenberg placèrent aussi un mot ou deux. La première parla de la beauté du site et du spectacle environnant. Le prince me demanda quelle langue on parlait habituellement au monastère. Je suppose que mon anglais était devenu quelque peu rouillé depuis que je ne m'en servais plus et qu'il l'avait remarqué !...»

La reine, de son côté, note :

— « Je remarquai combien il paraissait jeune et il répondit : « J'ai 23 ans » et il ajouta qu'il était depuis 5 ans à la Grande Chartreuse, où il était entré à 18 ans ! Je lui demandai s'il était content et il répondit sans hésitation : « Je suis très heureux ». Il a bonne mine, il est grand avec une complexion plutôt délicate, et une expression, belle, sainte, presque ravie... »

Pour finir la visite, la reine et sa suite furent reçues à l'Hôtellerie, à une centaine de mètres du couvent. On leur avait préparé des rafraîchissements.

— « Le général, écrit la Reine, prit congé là, mais le procureur resta. Il m'offrit du vin, mais je lui demandai un peu de leur liqueur, et par erreur il me donna de la plus forte... »

L'auteur de l'article note que « l'erreur » du Procureur, offrant de la « verte » au lieu de la « jaune » fut probablement volontaire ! La reine s'en retourna du reste « très satisfaite de son excursion ». Peu après, elle envoya son portrait en grand, un crucifix pour dom Edmund et 300 francs pour les pauvres. Le crucifix donné à dom Edmund lui fut enlevé peu après par obéissance à la règle. Il inscrivit sur un papier collant ces mots : *Regina dedit, Regula abstulit, Sit nomen Domini benedictum !* Un an plus tard, lors de son ordination, le crucifix fut envoyé à son père, un clergyman converti. Et il est encore conservé dans la famille, avec son inscription...

[10] On sait qu'on appelle la *Low Church*, la Basse Eglise, par opposition au *High Church*, la haute Eglise, la partie de l'Eglise anglicane qui est foncièrement hostile à Rome et animée des préjugés protestants.

XI

L'*Osservatore romano* du 14 mai 1953 a publié un article signé Enrico Josi et destiné à annoncer le prochain **Congrès international d'Archéologie chrétienne.** Ce Congrès se tiendra du 13 au 20 septembre 1954, à Aix-en-Provence. Il sera présidé par Mgr de Bruyne, recteur de l'Institut pontifical d'Archéologie chrétienne, et sera organisé par les soins de l'illustre professeur J. Zeiller, de l'Institut de France.

M. Josi nous présente cette réunion internationale comme une célébration du centenaire des grandes découvertes de J.-B. de Rossi, dans la Rome souterraine. Ce fut en 1852, que Rossi retrouva la tombe du pape Corneille, martyrisé en 253. En 1854, il découvrait la crypte du cimetière de Calliste où furent déposés les papes du IIIe siècle. En 1854, aussi, inauguration du Musée chrétien du Latran. Pie IX avait, sous l'inspiration du P. Marchi, S. J., fondé en 1852 la Commission d'Archéologie sacrée. C'est donc de 1852 à 1854 que fut mise en marche l'activité archéologique nouvelle, dont le plus récent et gigantesque travail a été l'Exploration des Grottes vaticanes.

Que de chemin parcouru en 100 ans ! De Rossi a réuni les résultats de ses efforts dans ses *Inscriptiones christianæ*, puis dans sa *Roma sotterranea*, dans son *Bulletin d'Archéologie chrétienne*, dans son livre : *Mosaïques des églises romaines*. Mais il faut rattacher au même mouvement les éditions du *Liber Pontificalis* par Duchesne, du *Liber Censuum*, par Duchesne et Fabre ; les innombrables travaux hagiographiques de Delehaye, S. J. et ceux de Pio Franchi de'Cavalieri sur le *Pontifical romain ;* puis sur les *Ordines romani*, par Andrieu ; sur les *Analecta romana* et l'*Histoire des papes du Moyen Age* par Grisar, S. J. ; sur les *Martyrologes* par H. Quentin — auquel nous ajouterions depuis peu le chanoine René Aigrain — ; sur les *Sacramentaires*, par Lietzmann, Baumstark et Mohlberg, O.S.B. ; sur le *mobilier liturgique*, par le P. Braun, S. J. Et on ne peut pas tout citer, mais on peut dire que l'Archéologie chrétienne a fait des pas de géant depuis un siècle. L'Institut de ce nom à Rome ne cesse de former des élèves qui vont ensuite dans tous les pays enseigner l'archéologie, depuis que Léon XIII en a fait un chapitre du programme des facultés canoniques.

Il était inévitable dès lors qu'il y eût aussi périodiquement des Congrès d'Archéologie chrétienne. Le premier en date eut lieu du 20 au 22 août 1894, et fut organisé à Spalato par François Bulic, presque à la veille de la mort de J.-B. de Rossi, 20 septembre 1894, à Castelgandolfo.

Le Congrès suivant avait été prévu à Ravenne. Il ne put avoir lieu. Ce fut Duchesne qui le réunit

à Rome, du 17 au 25 avril 1900, et il fut étonnamment suivi.

On avait prévu un Congrès à Carthage qui dut être renvoyé. Survint la période de la Guerre de 1914-1918. Un grand événement, après la guerre, fut la création par Pie XI, le 11 décembre 1925, de l'Institut pontifical d'Archéologie chrétienne, avec la mission de mettre sur pied la « *descriptio orbis christiani* ». Dès le principe, Mgr Kirsch, recteur de l'Institut comprit qu'il appartenait à cet Institut de prendre l'initiative du troisième Congrès d'Archéologie chrétienne. Ce Congrès eut lieu en effet, à Ravenne, du 25 au 30 septembre 1932. On y vit des savants venus de 19 Etats et de tous les instituts scientifiques importants. Il fut accompagné de visites aux monuments paléochrétiens de Pola, Parenzo, Aquilée et Venise.

Dans la dernière session du Congrès, l'Institut pontifical d'Archéologie chrétienne de Rome fut officiellement chargé de réunir les Congrès ultérieurs. On espérait que ces Congrès auraient lieu à des intervalles rapprochés désormais. Dès 1937, en effet, un Comité était créé pour organiser le Congrès IV, pour l'année suivante. Il se tint, en effet, du 16 au 22 octobre 1938, à Rome et on y vit des représentants de 21 nations. Pie XI voulut que les séances eussent lieu dans la salle dite des Conciles, au Palais du Latran, et que les réunions particulières se fissent à l'Athénée pontifical du Latran, sous la présidence de Mgr Pio Paschini.

A ce Congrès, le représentant officiel de la France, Gabriel Millet, proposa au nom de son gouvernement, que le Congrès suivant eût lieu à Lyon, « centre glorieux d'histoire romaine et chrétienne », et qu'il eût pour thème général : « L'iconographie chrétienne ». Cette proposition fut adoptée avec acclamations. La date était fixée à 1943. Hélas ! on sait qu'à cette date, les travaux pacifiques de ce genre n'étaient pas à l'ordre du jour. Mais dès que les relations internationales furent rétablies après l'horrible tourmente, des négociations se nouèrent entre l'Institut Archéologique et un groupe d'éminents savants français. Le résultat de ces pourparlers fut le choix, pour ce V^e Congrès d'Archéologie chrétienne, de la ville d'Aix-en-Provence. Dans peu de jours partiront les premières circulaires. Il y aura des rapports sur tous les grands problèmes archéologiques. Le Comité compte sur les suggestions des futurs congressistes pour mettre sur pied son programme définitif.

— « Le choix du siège du Congrès, écrit M. Josi, ne pouvait être plus heureux : Aix-en-Provence est un siège archiépiscopal et universitaire ; l'antique cathédrale, dédiée au Saint-Sauveur, avec son baptistère monumental, son cloître artistique, le palais archiépiscopal, avec ses tapisseries, ses musées et ses bibliothèques constituent un centre de tout premier ordre. »

Il ne faut pas oublier qu'à l'église de la Madeleine d'Aix se trouve le tombeau du grand humaniste Nicolas Fabri de Peiresc (1580-1637) à qui l'on doit la description du très précieux manuscrit, aujourd'hui perdu, du *Chronographe* de 354, envoyé à Jérôme Aléandre, préfet de la Vaticane. On lui doit en outre la description de nombreux sarcophages chrétiens français, description dont Mgr Wilpert a utilisé les dessins, dans son « *Corpus* » des sarcophages chrétiens. Enfin c'est lui qui découvrit le célèbre mausolée chrétien de La Gayolle. Ce fut encore au moyen de l'un de ses dessins que Seymour de Ricci put identifier, dans la collection J. E. Widener, de Philadelphie, le précieux calice donné par l'Abbé Suger (1081-1151) à l'Abbaye de Saint-Denis et soustrait au Louvre en 1804.

De plus, Aix est situé au cœur de la Provence. Cette province est riche en souvenirs chrétiens de toute nature. Des villes comme Marseille, avec son abbaye de Saint-Victor ses cryptes et ses sarcophages, son musée Borely ; Arles, qui rivalise avec Rome pour ses sarcophages chrétiens, et où l'on admire une église comme Saint-Trophime, et où l'on visite les Alyscamps ; Avignon et le palais des papes ; Vaison-la-Romaine et les récentes découvertes de sa cathédrale, domaine du chanoine Sautel ; Saint-Remy-de-Provence. Plus loin, Orange, Nîmes, Uzès, Riez, Saint-Gilles, les Saintes-Maries-de-la-Mer, Vénasque, sans parler de Montmajour, Lérins, Sénanque, Silvacane, Thoronet, Saint-Maximin, et le pittoresque Saint-Michel-de-Frigolet : que d'excursions intéressantes en perspective pour les savants congressistes de 1954 !

L. CRISTIANI.

P. S. — A la suite de mon article du 12 mars 1953 sur l'esclavage, on me signale que le journal *Tanganyka Standard*, imprimé à Dar el Salaam, a publié, il y a quelques mois, un article sur ce douloureux sujet. Il y était dit qu'*actuellement encore*, en dépit de toutes les lois et de toutes les campagnes anti-esclavagistes, il y a certainement *chaque mois*, environ un millier — ou tout au moins plusieurs centaines de malheureux nègres du Soudan et pays environnants — qui sont exportés et vendus comme esclaves clandestinement, à travers la Mer Rouge, en Arabie. Et personne ne semble trop y faire attention.

Il est vrai que ce commerce abominable est si peu de chose auprès de ce qui se passe, derrière le rideau de fer, dans les camps de concentration !

L. C.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Un propriétaire louant un immeuble peut-il : *a)* accepter qu'un locataire, indépendamment du loyer, lui offre comme droit d'entrée une certaine somme s'élevant jusqu'à 50.000 ou 100.000 francs suivant la valeur de l'immeuble ?

b) Peut-il l'exiger des autres locataires qui se présentent ? Les propriétaires prétendent que cette coutume introduite dans notre région est une compensation de toutes les charges supportées.

R. — Vermeersch à propos des lois sur les loyers rédige le petit paragraphe suivant : « Cum in pluribus civitatibus, habitacula difficile reperirentur, in non una natione leges latæ sunt quæ locatores impedirent ne conductores expellerent, vel pretia ultra quamdam quantitatem augerent. Quæ leges non paucos habuere obstrectatores et reprehensores, ita ut de ipsa legum justitia dubitatum sit. Quia tamen res istæ solent esse valde obscuræ et leges recta intentione promulgatæ sunt, inquilini (locataires) quibus favent iis stare possunt, nec locatoribus jus

ultæ compensationis adesse videtur. Præsumptio pro legislatore. Hæc querelis non destruitur. » col. *Moralis*, t. II, n° 446, III, 9).

a question des droits d'entrée semble donc tran- e : « Nec locatoribus jus occultæ compensationis sse videtur. » Le propriétaire doit en conscience n tenir aux dispositions de la loi fixant les prix loyers et il ne semble avoir aucun droit à une npensation occulte. Cependant la question des its d'entrée demande à être étudiée de très près nous arriverons à une solution équitable en dis- guant deux sortes de locataires : les locataires tunés et les locataires pauvres.

1° *Locataires riches.* — La loi sur les loyers du sept. 1948 est d'inspiration sociale et familiale. le semble considérer l'habitat comme un service intérêt public et un droit essentiel de la famille. le s'efforce de substituer au vieux principe de rentabilité de la propriété bâtie un principe nou- au qui tend à faire du loyer une juste rémuné- tion du service rendu permettant le maintien en t d'habitabilité du patrimoine locatif. Elle s'op- se à la prétention capitaliste qui veut que le yer d'un logement corresponde à la fois à la ré- unération directe et à l'amortissement direct du pital qu'il faudrait investir pour en assurer la nstruction neuve. Elle tend à faire du patrimoine catif un patrimoine national et à socialiser sous rme de versements au fonds national de l'habitat s revenus nouveaux provenant de l'augmentation s loyers.

Mais cette loi, qui, dans son esprit, veut pro- ouvoir un régime, non pas d'étatisation, mais de cialisation des revenus locatifs dans lequel l'ha- itat deviendrait une sorte de secteur public à ges- on privée, a été pratiquement ramenée, par des mendements successifs et par des décrets d'appli- tion, au régime capitaliste basé sur la rentabilité u patrimoine locatif.

Ce n'est pas injuste, puisque le régime capita- iste « n'est pas à condamner en lui-même. Et ce it ce n'est pas sa constitution qui est mauvaise ». *Quadr. Anno*, n° 109). Mais alors il faut se con- ormer à la règle du jeu et dans le calcul du juste rix du loyer tenir compte du droit du proprié- aire à une équitable rémunération, des charges ui pèsent sur lui, et tout spécialement du coût e la construction.

Or, à l'heure actuelle, la construction coûte ex- rêmement cher. Le prix de revient d'une seule pièce d'une de nos maisons est plus fort que celui d'une voiture automobile utilitaire. C'est que tan- dis que le progrès avançait à un rythme rapide dans le domaine de la mécanique, la technique de a construction ne se transformait que très faible- ment et les corps de métier restaient dans le bâti- ment à peu près au stade de l'artisanat. Si bien qu'un appartement de quatre pièces revient à plus de deux millions de francs. Appliquons à ce coût le aux de rentabilité minimum fixé par les travaux de la Commission départementale des Loyers de la Seine, soit 8 1/2 %, et nous voyons s'établir la nécessité d'un loyer de 200.000 fr.

Ce que nous venons de dire de la construction s'applique aussi aux réparations : entretenir une maison exige de grosses dépenses.

On ne peut donc *a priori* taxer d'injustice le pro- priétaire qui en plus du loyer fixé par la loi accepte ou exige d'un locataire riche une certaine somme, pourvu évidemment que « ce droit d'entrée » ne vienne pas fausser le juste prix du service rendu par la location d'un appartement. Ce qui serait injuste, c'est qu'un locataire fortuné puisse se loger aux dépens du propriétaire de l'immeuble et paye un loyer qui ne rémunère pas suffisamment le pro- priétaire pour le capital investi et pour les charges qui pèsent sur lui [1].

2° *Mais s'il s'agit d'un locataire besogneux*, un propriétaire chrétien ne devra pas oublier les gra- ves enseignements de l'Eglise à l'heure présente au sujet du problème du logement et des devoirs qu'impose la crise de l'habitat.

Sa Sainteté le Pape Pie XII affirme que la fa- mille a droit à « son espace vital ». Dans son Allocution du 25 mars 1949, le saint Père disait : « La population a besoin de se loger comme elle a besoin de s'habiller et de se nourrir. C'est là un besoin commun à tous les hommes sans dis- tinction de revenu ou de rang. » Le Radio-Message de Noël 1952 sur la souffrance des hommes con- tient un passage émouvant à propos des mal-logés et un appel à imiter Jésus-Christ qui « ne s'est pas contenté de proclamer la loi de justice et de cha- rité... mais s'est prodigué en personne pour aider, guérir et nourrir... Imiter Jésus est aujourd'hui, comme toujours, un strict devoir. »

Et nous lisons dans la Déclaration de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques sur « Quelques pro- blèmes sociaux de l'heure présente » (6 mai 1953) : « L'Eglise est présente à l'un des problèmes sociaux les plus graves et les plus urgents de notre temps... L'Eglise n'a pas pour rôle de proposer des solutions techniques. Sa mission est d'éclairer les consciences. Elle sème en elles une inquiétude salutaire, en leur rappelant les exigences de la justice et de la cha- rité. Elle veut amener chacun à se poser la ques- tion : pour être fidèle aux requêtes de ma foi, que puis-je faire, pour ma part, en ce domaine du logement ? »

Le locataire pauvre peut en conscience profiter des avantages que lui accorde la loi au point de vue prix du loyer. Le propriétaire, à l'égard de ce locataire peu fortuné, se conformera lui aussi aux prescriptions de la loi : ce sera pour lui le moyen de contribuer concrètement à la solution chrétienne du problème du logement.

E. G.

Q. — Un bon quart des Français votent communiste. Ces électeurs sont mortels. Si donc un défunt sur quatre tombe sous le coup du décret du Saint-Office, il serait intéressant de savoir quelles sont les propor- tions respectives :

1° Des citoyens logiques qui ne sollicitent pas les obsèques religieuses ?

2° De ceux qui viennent à résipiscence et se mettent en règle (cf. les signatures demandées aux insoumis d'A. F. ?)

3° De ceux qui sont laissés, volontairement ou non, dans l'ignorance où le quiproquo ? — Un tel calcul approximatif est-il possible ?

R. — Il est difficile de répondre à notre corres- pondant en lui fournissant les statistiques désirées. C'est à l'échelon de la paroisse ou du secteur qu'il

[1] Cfr. *Travaux de l'Action populaire*, avril 1949. — *Chronique Sociale de France, mai-juin* 1949.

serait intéressant d'établir cette statistique comparée. Elle contribuerait à entretenir dans le clergé le souci d'agir selon les directives de l'Eglise. On ne peut pas admettre, en effet que, par négligence, devienne lettre morte le décret du St-Office de 1949 sur le communisme.

Nous devons toutefois rappeler que la rigueur de l'Eglise se tempère toujours de miséricorde et de compréhension humaine. Quand il s'agit de *refus de sacrement*, elle ne frappe pas indistinctement ceux qui s'inscrivent au P. C. ou le favorisent en quelque manière. Elle demande d'abord au pasteur d'examiner s'ils le font « *sciemment et librement* » (Décret, demande 3°). En outre elle renvoie « aux principes ordinaires sur le refus des sacrements » (Décret, réponse 3°). En se reportant à ces règles, on trouve que le refus public des sacrements (v. g. Eucharistie, can. 855) ou des funérailles religieuses (can. 1240) ne s'applique qu'à des délits notoires ou à un comportement habituel qui est manifeste et fait scandale (pécheurs publics).

Faisons l'application de ces principes au cas du vote, qui a provoqué cette consultation. Le vote est régulièrement un acte secret. Par lui-même, il n'entraîne donc pas une peine publique. Cette conclusion ne change pas pour autant la culpabilité de l'électeur, si elle existe. Mais cette conclusion oblige à rectifier les premières lignes de notre correspondant, et nous lui dirons : même si « un bon quart de Français votent communistes », il ne s'ensuit pas que « un défunt sur quatre tombe sous le coup du décret ».

Autre serait le cas du citoyen qui figure sur une liste communiste ou a fait campagne pour la liste communiste. A eux peut s'appliquer le refus des sacrements.

Remarque : Au n° 2 de la demande, une parenthèse rappelle « les signatures demandées aux insoumis d'A. F. » Précisons qu'une rétractation par écrit était en effet demandée aux insoumis d'A. F. avant le mariage. Pour la sépulture, on demandait une rétractation « sincère et publique » et « dans les formes requises ». (*Ordonnance* des Evêques de France). Le R. P. Besson, S. J., commentait cette règle dans les termes suivants : « De droit commun, aucune forme spéciale n'est prescrite. La jurisprudence du St-Office et de la Pénitencerie admet, pour le cas d'urgence, les affirmations de témoins dignes de foi qui attestent les dispositions du moribond et les manifestations qu'il en a faites. Du moins faut-il que le repentir soit *sincère* et *public* ou puisse être rendu public. » (Besson, *L'A. F. et la Conscience chrétienne*, p. 70).

Pas plus qu'alors il n'y a lieu d'exiger une rétractation écrite. La règle est la même pour d'autres catégories de pécheurs publics, comme les divorcés remariés civilement.

Q. — Un autre cas, toujours relatif au même sujet. Nous connaissons maintenant ceux qui se sont inscrits sur les listes électorales du parti communiste. Ceux-ci tombent évidemment sous le coup de l'excommunication, étant *ipso facto* des leaders et propagandistes communistes. Comment agir contre eux, maintenant qu'on les connait ? Dans le cas de mort ou de mariage ? ou quand ils envoient leurs enfants au catéchisme ?

R. — L'inscription sur la liste communiste ou le fait de propagande en sa faveur sont visés par les n° 1 et 2 du décret. Ces faits sont passib du refus de sacrements.

Mais ils ne suffisent pas à eux seuls à entraî l'excommunication. Celle-ci frappe seulement « c qui professent la doctrine matérialiste et antich tienne des communistes et surtout ceux qui la fendent ou la propagent » (décret, n° 4). Donc citoyen qui se sera présenté sur une liste comm niste, parce qu'il est gagné à son programme p tique ou social, sans toutefois renier sa foi ch tienne, celui-là (si illogique que soit son attitu n'est pas à traiter en excommunié.

Revenons à la situation exposée dans la deman Des citoyens se sont présentés sur les listes P. C. ou ont fait campagne pour elles, et cela, bi entendu, publiquement. Comment leur appliquer peines prévues au 3° du décret ?

Cas de décès. — S'ils ont persévéré dans l attitude, on doit exiger d'eux une rétractation un signe de repentance. On s'apercevra peut-ê que le « *scienter* », ou connaissance de cau n'était pas réalisé : sur le plan municipal, il n' pas impossible que quelqu'un ait donné son n (imprudemment, sans doute) à un plan d'acti acceptable, prôné par le seul parti qui s'impos dans la commune. Il convient néanmoins, puis la prise de position a été publique, de réparer scandale et de dissiper un malaise, comme si l' pouvait impunément faire fi d'un décret de l'Égli Selon les cas, on fera donc connaître à la parois ou la rétractation, ou une explication justificati ou une décision de refus des honneurs religie lorsqu'elle est méritée. Dans les cas douteux, doit s'adresser à l'Ordinaire.

Cas de mariage. — Voir la déclaration du Sai Office du 11 août 1949. S'agirait-il d'apostat (adl rent au matérialisme athée), alors il faudrait app quer les can. 1061, 1062, 1109, et agir comme po les mariages nécessitant la dispense d'empêcheme de religion mixte : enquête, engagements écri mariage à la sacristie sans cérémonie.

Il s'agit ici de la catégorie méritant le refus sacrement. Le prêtre, en ce cas, s'assure qu'il se pourvu au baptême et à l'éducation chrétienne d enfants (aucun engagement écrit n'est exigé) ; cas est transmis à l'Ordinaire, et, avec son au risation, on célèbre le mariage sans rien retranch aux cérémonies habituelles.

Inscription au catéchisme. — On ne peut refus un enfant présenté par ses parents, même s'ils so communistes. Il faudra s'assurer, dans la suite, q le travail du catéchiste n'est pas démoli par l'ens gnement contraire de la famille, et qu'en définiti l'enfant s'ouvre à la foi et adhère personnelleme à la foi chrétienne, avant d'être admis lui-mê à la Sainte Communion.

Au reste, on fera bien de se reporter aux dir tives propres à chaque diocèse et données par l Ordinaires.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 junii 1953

G. MICHEL, *vic. g*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Cl*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)